Buchbesprechungen = Comptes rendus de livres

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **97 (2001)**

Heft 1: **Thema : Volkskundliche Erzählforschung**

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Schweizerisches Archiv für Volkskunde 97 (2001), 161–196

Buchbesprechungen – Comptes rendus de livres

Rose-Claire Schüle: L'inventaire lexicologique du parler de Nendaz (Valais), vol. 2: L'homme être physique. Basel/Tübingen: Francke 1998. XXXII, 536 p., 2 cartes. (Romanica Helvetica, 117).

Dans le panorama des langues indigènes et de la culture traditionnelle, Nendaz dispose incontestablement de la plus importante documentation réunie et accessible après un demi-siècle de recherches conduites de manière scientifique[1] par Rose-Claire Schüle, romaniste, que l'intérêt des patois et de la culture alpine ont attirée en Valais. En 1947, elle a commencé ses travaux dont la première partie consacrée à la nature inanimée, à la faune et à la flore a paru en 1961. Le lecteur aura attendu près de quarante ans avant d'ouvrir le deuxième volume! Entre temps, Rose-Claire Schüle a notamment préparé l'édition d'un ouvrage essentiel dans la description des activités traditionnelles de Saint-Luc[2]. Aujourd'hui, cette attente patiente se trouve heureusement largement récompensée, car, d'un tome à l'autre, l'analyse des données s'est encore affinée d'une part grâce à l'examen de tous les paramètres de la variation interne de la langue (l'histoire, la géographie, le groupe social, le contexte ainsi que le sentiment des locuteurs) et d'autre part grâce à l'attention accordée à l'économie locale, à la nourriture, aux habitudes vestimentaires, aux coutumes, aux croyances, etc. Le cas est unique, aucune autre région en Suisse romande ne compte une étude de son parler couvrant une aussi longue période et fondée sur une approche ethnolinguistique méthodique doublant la collecte exhaustive du lexique.

La valeur de ce témoignage exceptionnel résulte de l'observation minutieuse de la réalité dialectale et de la vie d'une communauté, captée dans une période où, parallèlement à de profondes mutations socio-économiques, on a assisté à la forte régression dans l'usage du patois depuis les années 1950 puis, à partir des années 1980, à quelques tentatives de revitalisation. A propos du verbe *kaniy*, signifiant «casser en mille morceaux», qui était usuel entre 1947 et 1953, l'auteur a constaté une baisse de fréquence dans les années 1968 puis, à partir de 1993, un emploi plus répandu des formes conjuguées de ce même verbe. L'évolution observée dans la pratique langagière a invité l'auteur à intégrer dans son travail les expressions propres au français régional. Le deuxième volume constitue l'aboutissement d'enquêtes continues qui ont débuté en 1947. Comme l'auteur le précise dans la préface, la récolte des données s'est effectuée essentiellement par le biais d'enquêtes, d'abord chez les patoisants âgés puis dans toute la population. La méthode d'enquête a elle aussi évolué, se basant d'abord sur les questionnaires, l'enquêtrice est parvenue ensuite à suivre des conversations spontanées, ce qui lui a permis d'accumuler une masse importante de notes. Au fil des années, des liens étroits se sont tissés entre l'enquêtrice et les informateurs de sorte qu'elle a appris le patois et les témoins l'interpellent volontiers en lui demandant par exemple si son mari s'occupe des repas lorsqu'elle séjourne à Nendaz pour étudier le patois. La richesse de ses notes s'explique grâce à la confiance des témoins et de la communauté, elle a relevé nombre d'énoncés sur le vif, comme telle phrase d'une informatrice parlant à sa fille. En permanence, l'auteur est demeurée à l'affût des particularités du patois et des habitudes indigènes. La publication revêt d'autant plus de mérite qu'on connaît la difficulté à préparer l'édition d'un vaste corpus recueilli sur fiches.

Conformément à son titre, l'ouvrage apparaît comme un répertoire du parler de Nendaz, ce que confirme la présentation de type dictionnairique. En effet, la composition de l'article adopte l'ordre suivant: en-tête patois, accompagné le cas échéant d'une marque adj., s.f., vx, mod., r. vulg. etc., suivi de la liste des synonymes indigènes, puis d'une série d'emplois bien contextualisés des formes. Pour soutenir la lecture du francophone, les termes, les locutions et les phrases sont traduits en français. Se basant le système raisonné de Hallig et de von Wartburg[3], l'auteur abandonne le classement alphabétique au profit d'un classement conceptuel. Ainsi sont abordés successivement les thèmes suivants: le sexe, la race, le corps et les

[1] Rose-Claire Schüle: Inventaire lexicologique du parler de Nendaz (Valais): la nature inanimée, la flore et la faune. Vox Romanica 20:2/1961, 161-284 et 21:2/1962, 141–241 et tiré à part (1963). Ed. A. Francke, Berne.
Par ailleurs, les patoisants du lieu ont édité un dictionnaire: Yè é ouey i noûtro patouè. Dictionnaire du patois de Nendaz. Nendaz: Société «I cöbla dû patouè 1995.

[2] Willy Gyr †: Le Val d'Annivers. Vie traditionnelle et culture matérielle basées sur le patois de Saint-Luc. Remanié et édité par Rose-Claire Schüle. Basel/Tübingen: Francke 1994 (Romanica Helvetica, 112).

[3] Rudolf Hallig et Walther von Wartburg: Begriffsystem als Grundlage für die Lexikographie. Versuch eines Ordnungsschemas. 2., neu bearb. und erw. Aufl. Berlin: Akademie-Verlag 1963.

membres, les organes et leurs fonctions, les organes de la parole, les sens et leurs activités, les mouvements et les positions, le sommeil, la santé et la maladie et enfin les besoins de l'être humain. A l'intérieur de chaque section, le vocabulaire est lui-même organisé en fonction d'unités thématiques.

L'inventaire lexical manifeste la richesse, la précision du patois dans la désignation des réalités, pas moins de douze verbes permettent d'exprimer la notion de «errer», onze substantifs correspondent au français «égratignure», pour désigner le garçon en âge préscolaire, le patoisant dispose de sept noms, les verbes, les locutions et les expressions figurées pour signifier «manger beaucoup», «mourir», etc. se multiplient. S'agit-il du concept «arracher», il comporte des nuances dont se chargent des verbes spécifiques: avec violence, avec soin et sans abîmer, par coups secs, par bouts, à pleines mains et sans soin mais sans brutalité, etc. La capacité à identifier les différents sèmes exige patience, finesse d'analyse et compétence, il importe aussi que l'auteur s'appuie sur les connaissances d'excellents informateurs.

Le regroupement des mots sur la base des concepts entraîne parfois la dispersion de ceux qui appartiennent à la même famille. Les inconvénients du classement conceptuel sont compensés par un index alphabétique (pp. 421–534) qui fournit un aperçu du vocabulaire nendard. Cet index apparaît comme un instrument privilégié pour le lecteur puisqu'il recense toutes les formes patoises citées dans l'ouvrage et, dans la mesure du possible, le terme est éclairé d'une information étymologique sous la forme d'un renvoi aux dictionnaires de référence que sont le FEW *(Französisches Etymologisches Wörterbuch)* et la partie publiée du GPSR (*Glossaire des patois de la Suisse romande*, vol. 1–5), il est suivi de l'index onomastique et de l'index du français régional.

De plus, l'importante phraséologie restitue non seulement l'originalité de la syntaxe patoise mais encore le mouvement, la vie même de la langue. Les multiples énoncés saisis sur le vif exposent un monde particulier, les préoccupations, les satisfactions, les rythmes et les représentations caractérisant un groupe social à même de distinguer le bâillement du sommeil, celui de la faim et celui de la mort. Le texte des exemples révèle une société où le terme «s'évanouir» est dépréciatif puisqu'il s'applique aux dames des villes, où l'on se remémore le goût merveilleux de la tourte au colostrum et le joli papier bleu du pain de sucre, où l'on ne mange jamais de fromage ni de viande sans accompagnement de pain ou de pommes de terre. Bref, le corpus des exemples compose, par petites touches, un tableau de vie. Les publications linguistiques ne donnent souvent qu'une image squelettique et abstraite de la langue. Nulle étude dialectale francoprovençale ne valorise autant que celle-ci les rapports entre les mots et les choses, entre la langue et la société ainsi que la manière dont les gens disent le monde. Par exemple, l'auteur veille à noter le sentiment des locuteurs, l'attitude différenciée dans l'espace de la commune, le terme «curioser» apparaît comme légèrement dépréciatif à Haute-Nendaz et fortement à Beuson et à Brignon. De nombreux lexèmes, parfois des sens, ne sont connus qu'à Brignon. Le ton de la phrase peut être ironique ou amusé.

En réalité, le texte premier de l'ouvrage (lexique, traduction et énoncés des informateurs) se double d'un second (commentaires, attestations) qui présente autant de valeur que le premier. La richesse des phrases et l'important appareil de notes dépassent largement l'objectif affiché par le titre et constituent un exposé de la vie locale. Un demi-siècle de recherches assure à l'ouvrage une solide perspective diachronique. L'auteur parvient à saisir l'évolution et la substitution de certains mots, le changement de dénomination, elle cerne la disparition d'expressions encore vivantes au début de la recherche et qui, en 1970, ne sont plus que des souvenirs, leur sortie de l'usage ou l'entrée dans l'usage de nouvelles expressions, elle entend «se stresser» pour la première fois en 1985. La récolte des données s'étend aussi au dépouillement des archives de Nendaz. Les documents notariaux, comme les inventaires après décès, fournissent de précieuses informations sur la continuité. L'évolution de la langue se trouve documentée dans la diversité des comportements des générations, en 1948 la «laine du bon Dieu» est identifiée alors que, quelques années plus tard, personne n'en connaît la signification. L'expression des hommes diffère de celle des femmes dans le choix lexical: par exemple, elle n'a jamais entendu une femme utiliser les mots de la famille de «tripes» en parlant d'un être humain. Leur attitude devant l'emploi de tel mot et devant la souffrance varie: le discours masculin englobe fréquemment des termes réservés aux animaux pour exprimer des cris de douleur tandis que les femmes ne les utilisent que rarement et avec un mépris certain pour ceux qui ne maîtrisent pas la douleur. Tel exemple est noté chez le même témoin à trois ans de différence, tel autre en 1979 chez la fille de l'informateur de l'énoncé précédent, relevé en 1952.

L'auteur tient compte de ce que pensent les informateurs et souligne parfois le décalage entre le discours spontané et l'explication fournie, ce phénomène très intéressant éclaire la capacité des locuteurs à formaliser leurs attitudes langagières. L'emploi de telle expression dépend souvent de l'importance et de la situation affective. Confrontée à deux formes différentes, l'enquêtrice ne perçoit pas systématiquement les spécialisations de sens, la nuance entre «bouger» et «se bouger» est à peine sensible.

L'intérêt de ces chapitres déborde largement ce que laisse augurer le titre. L'auteur se propose véritablement d'appréhender l'ensemble de la vie de Nendaz et non seulement le lexique. Les mots se réfèrent à un travail, à une opération qui nécessite souvent une explication pour le lecteur contemporain. La part ethnographique de la recherche se manifeste certes dans le texte des exemples spontanés et aussi dans les commentaires de l'auteur, souvent dispersés selon les thèmes traités, par exemple le rétameur est signalé à trois reprises dans les exemples et les notes précisent successivement qu'il venait d'Italie, qu'il avait la réputation d'être plus ou moins sorcier et qu'il faisait office de dentiste. Au sujet des applications thérapeutiques externes, un exemple parle des attelles en bois, aussitôt une note de l'auteur spécifie qu'elles étaient taillées dans le bois de frêne. Quelques travaux sont rapidement brossés, comme le battage du blé, le pilage des noix avant le pressage, le dévidage de la laine. Des allusions aux coutumes comme le comportement des rivaux amoureux, le repas de fin de construction, le riz à l'alpage, etc. émaillent l'ouvrage. Des divertissements sont évoqués comme celui du poisson ou celui qui consistait à tirer au doigt et la phrase du témoin énonce la règle du jeu.

Dans le chapitre intitulé la santé et la maladie, la médecine populaire retient particulièrement notre attention. Les toiles d'araignées figurent parmi les désinfectants. Entre autres remèdes, les fleurs fraîches de consoudes mises sous le chapeau soulagent les maux de tête des hommes, qui ont porté le chapeau jusque vers 1950, le fromage vieux et le vin constituent un antidiarrhéique, l'application d'un rameau bénit le dimanche des Rameaux agit contre les crampes, le secret contre les dartres, le venin d'abeilles contre les rhumatismes, une larme guérit d'une écorchure. Les exemples indiquent la manière de soigner la toux, le rhume, les engelures, les verrues, les furoncles, le panaris. Un morceau de camphre attaché au cou préserve de la grippe et les habitants de Nendaz citent les moyens de se défendre contre les épidémies ou contre la peste. Résumant l'opposition entre la société contemporaine et celle de sa jeunesse, un témoin explique qu'autrefois il fallait glisser des feuilles de fougère dans la paillasse alors qu'aujourd'hui il n'y a plus de paillasse et il faut descendre à Sion acheter des médicaments pour lutter contre les maux de tête. Le savoir populaire se livre sous sa forme spontanée, par adjonctions constantes de touches légères, de sorte que l'expérience communautaire constitue véritablement un témoignage de premier ordre de la vie d'une région donnée, et illustre en même temps le mode de vie dans l'arc alpin.

A travers la phraséologie et les notes de l'auteur se dessine en filigrane une géographie humaine. Les travaux des vignes favorisaient les contacts avec les Contheysans. Si des guérisseurs pratiquaient sur place, dans certains cas, il fallait cependant se déplacer selon la renommée des praticiens. Pour la réduction d'une fracture ou la remise en place d'un membre, il convenait de se rendre à Isérables où, par ailleurs la jeunesse de Nendaz accourait au bal de Saint-Théodule. Les guérisseurs d'Hérémence jouissaient d'un bon prestige et le Vert d'Hérémence, une pommade, était très apprécié. Bien sûr que les Nendards descendaient aussi consulter à Sion. En ce qui concerne, les invocations adressées à des saints pour la guérison, ils n'hésitaient pas à partir en pèlerinage, même hors de leur commune. Entre autres lieux de culte, les Nendards se mettaient en route vers la chapelle de saint Barthélemy afin de prier pour le temps, le bétail et surtout pour les enfants bègues, auquel cas il fallait monter sans souliers et sans prononcer une seule parole. A la chapelle de saint Sébastien était célébrée chaque année une messe contre la pleurésie, puis contre la grippe et aujourd'hui, c'est la messe des chasseurs. Pour obtenir la guérison de l'épilepsie, les gens de Nendaz s'acheminaient vers Evolène ou vers Isérables où se trouve un autel dédié à saint Jean-Baptiste; ils allaient à l'église de Leytron dont le patron, saint Martin, est invoqué contre la fièvre, à Orsières, à la chapelle de saint Eusèbe, pour implorer contre le rachitisme, les malformations des jambes. Contre les blessures, ils ne manquaient pas de mettre un ruban à la statue de saint Michel.

En ce qui concerne l'alimentation, les souvenirs des témoins développent la composition des repas en semaine, ceux du dimanche, la recette de quelques mets. Les châtaignes se trouvaient sur la table le soir de la Toussaint. La chair des poules était délaissée, une génération se souvient du fameux cube Maggi. Auparavant le fromage grillait devant le feu et ne coulait que rarement, une personne née en 1894 se souvient d'avoir mangé la première raclette moderne à Sion en 1939. Les premières confitures apparaissent au début du siècle, on cesse de cuire la viande séchée du repas dominical après la guerre. Le chapitre consacré à l'habillement énumère les différentes parties du costume, les témoins se souviennent des pièces très anciennes qui sont abandonnées, la coiffure spécifique de la mariée fut arborée la dernière fois en 1907. Grâce au souvenir des témoins les plus âgés, il est donc possible de reconstituer l'histoire du costume. Dans l'étude ethnographique, l'évolution s'inscrit dans tous les domaines. Un informateur rappelle que le signe de croix effectué sur le pain de seigle ne l'est plus sur le pain du boulanger.

Pour garantir intelligence, force et richesse, la sage-femme frictionnait la main des nouveau-nés avec du vin salé, le vin donnant la force, le sel l'intelligence et elle mettait, quelques instants, une pièce de vingt centimes dans la petite main pour donner la richesse. Selon certaines croyances, le malade évitait

de dormir étendu par crainte de la mort symbolisée par la rigidité horizontale des défunts. Contre les rages de dents, il convenait d'aller prier sur la tombe du déserteur. Pour échapper à une maladie d'origine surnaturelle qui se manifeste par une enflure de la tête et du visage, par un fort rhume ou par des symptômes grippaux, portés par les tourbillons de vents considérés comme des manifestations d'esprits malins, il faut jeter sur le tourbillon son chapeau ou le couteau de poche ouvert. Aucun parent ne posait le berceau sur la séparation de deux champs, là où passent les âmes. Si les taupes labourent la terre dans la zone de l'avant-toit du bâtiment, cela présage la mort d'une personne de la maison.

En conclusion, l'abondance, la diversité et la dispersion des informations ponctuelles invitent à une lecture active et le lecteur reconstruit un pan de l'histoire d'une région. La précision et la multiplicité des remarques conjointes des informateurs et de l'auteur présentées sous forme fragmentaire, brève et objective nécessitent la participation du lecteur dans l'élaboration d'une synthèse. La publication de matériaux originaux révèle le respect des données qui donne la primauté à la source de l'information et non à l'interprétation. Il s'agit d'un thesaurus et nous espérons bien découvrir la troisième partie de cette remarquable étude qui constitue à la fois un modèle et un apport décisif à la dialectologie et à l'ethnologie. *Gisèle Pannatier*

Heinrich Richard Schmidt/André Holenstein/Andreas Würgler (Hg.): Gemeinde, Reformation und Widerstand. Festschrift für Peter Blickle zum 60. Geburtstag. Tübingen: Bibliotheca-academica-Verlag 1998. 512 S.

Die Festschrift für Peter Blickle ist in zweierlei Hinsicht beeindruckend: Erstens spiegelt allein ihr Umfang die breite Rezeption von Blickles Arbeiten wider und zweitens lässt bereits ein rascher Blick auf die Titel der einzelnen Beiträge erkennen, dass Blickles Thesen auch anregend für Forschungen sind, die sich lokal über die Gebiete Oberschwaben und die Alte Eidgenossenschaft und zeitlich über den Horizont des Reformationsjahrhunderts hinausbewegen. Die Herausgeber der Festschrift, Schüler Peter Blickles, haben sowohl eine grosse Anzahl anderer ehemaliger Schüler und Schülerinnen des Berner Ordinarius wie auch wissenschaftliche Freunde, Kollegen und Kritiker für einen Beitrag gewinnen können.

Blickles bisherige Forschungsschwerpunkte können mit den Begriffen Gemeinde, Reformation und Widerstand, wie sie auch prominent der Titel der Festschrift führt, gekennzeichnet werden. Die Herausgeber richteten sich bei deren Gliederung nach diesen drei Themen, erweiterten die Titel aber jeweils noch begrifflich und inhaltlich: Das Begriffspaar «Gemeinde und Kommunalismus» umreisst den ersten Themenschwerpunkt, «Reformation und Konfession» den zweiten und «Widerstand und Ständegesellschaft» den dritten.

Mit Kommunalismus meint Blickle horizontale Bezüge in einer Dorfgemeinde, wie sie in der spätmittelalterlichen Gesellschaft vor allem in Südwestdeutschland und in der Schweiz vorkamen. Die einzelnen Hofinhaber sind innerhalb des kommunalen Verbandes gleichwertig, die Dorfgemeinde zeichnet sich durch ihre politische Selbstverantwortung aus. Dieser Kommunalismus ist nach Blickle vor allem dort zu finden, wo der Feudalismus nur schwach ausgebildet war. Das Paradigma, das Blickle erstmals 1981 in seinem Essay «Deutsche Untertanen. Ein Widerspruch» vorstellte, wurde seitdem heftig und kontrovers diskutiert.

Nur wenige der zahlreichen Aufsätze der Festschrift können im Folgenden besprochen werden. Die Auswahl fiel auf die Beiträge, die nach Meinung der Rezensentin der Frühneuzeitforschung besonders interessante und neue Impulse liefern.

Den Auftakt der Aufsatzsammlung bildet der Beitrag des amerikanischen Historikers *David Warren Sabean*. Sabean vertieft in seinem Aufsatz «Village Court Protocols and Memory» frühere Überlegungen zur Funktion von Gerichtsprotokollen in dörflichen Gemeinden und möchte hiermit das neue Forschungsfeld «village protocol as genre» eröffnen. Das württembergische Neckarhausen kannte im 18. Jahrhundert verschiedene gerichtliche Institutionen. Sabean analysiert die Diskursebene der von diesen Gerichten produzierten Protokolle, indem die Diskurse jeweils in ihren spezifischen sozialen Kontext eingebettet werden. «Protocols were shaped by many forces, including the exigencies of story line, the hierarchical reportorial context, conspiratorial alliances, ambivalences of open and hidden conflict, and strategies of shaming, revenge, and aggrandizement» (S. 23), so Sabean zusammenfassend. Dem Historiker biete sich mit solchen Texten die Chance, die Beziehungen zwischen der Verbreitung von Texten und dem lokalen sozialen Diskurs zu untersuchen.

André Holenstein rekurriert in seinem Beitrag über Struktur- und Kompetenzkonflikte zwischen lokalem Recht und obrigkeitlicher «Policey» im bernischen Territorium des 16./17. Jahrhunderts eingangs auf Peter Blickles Essay «Deutsche Untertanen» von 1981. Blickle sprach hier von der politischen Entmündigung der Untertanen und Gemeinden nach ca. 1550 als Reaktion der feudalen und staatlichen

Gewalten auf die Bedrohung der traditionalen Gesellschafts- und Herrschaftsordnung durch die Emanzipationsbestrebungen des Gemeinen Mannes. Die Gemeinden wurden nach Blickle in den Territorialstaat integriert und ihre Autonomie wurde auf die Dauer eingeschränkt. Holenstein möchte mit seinem Beitrag diese Integration differenzierter betrachten, als das bislang geschehen ist. In den bernischen Territorien sei die «Policey» der Obrigkeiten mit hergebrachten Ordnungsvorstellungen und -kompetenzen feudaler und kommunaler Lokalgewalten zusammengestossen, so dass es zu Auseinandersetzungen um die Hierarchie unterschiedlicher Normensysteme sowie um den Primat der Normenautorität gekommen sei. Holensteins Untersuchungen ergeben, dass genossenschaftliche und herrschaftliche Lokalgewalten nicht prinzipiell gegen polizeiliches Handeln eingestellt gewesen seien, sondern dass es ihnen in erster Linie um den Erhalt und die Förderung des Gemeinwohls gegangen sei. Aus diesem Grunde hätten sie ihren Anteil an der Kontrolle über die Richtung der Ordnungsgesetzgebung und die Sanktionspraxis reklamiert.

Beat Kümin warnt in seinem Beitrag über die Entscheidungsfindung in der englischen Kirchgemeinde zwischen 1500 und 1550 vor der Verwässerung der Begrifflichkeiten um das Kommunalismuskonzept Peter Blickles. Er versucht in seinem Aufsatz «das problematische Zusammenspiel von Einheitsrhetorik, Interessenkonflikt und Entscheidungsfindung an neuem Material noch einmal aufzugreifen» (S. 86). Kümin kommt am Ende seiner Untersuchung zum Schluss, dass der Begriff der *community* nicht prinzipiell verworfen werden müsse, allein das jeweilige lokale Potential an möglichen Konflikten, an Factionen- und Oligarchiebildung müsse genügend berücksichtigt werden.

Im zweiten Themenbereich «Reformation und Konfession» bietet die Blickle-Schülerin *Immacolata Saulle-Hippenmeyer* einen Beitrag zur Forschungsdiskussion zum Thema Gemeindekonfessionalisierung. Im Anschluss an die Ergebnisse ihrer Dissertation über die Gemeindereformation in Graubünden konstatiert Saulle-Hippenmeyer auch Ansätze einer Gemeindekonfessionalisierung in den Drei Bünden. Konfessionelle Konflikte hätten seit Beginn des 17. Jahrhunderts für die Nachbarschaften und Gemeinden, die ihre internen Angelegenheiten autonom regelten, eine Gefahr dargestellt, der man mit unterschiedlichen Massnahmen entgegengetreten sei: Die Glaubensmehrheit hätte sich durch Verbote für die Andersgläubigen, an Abstimmungen teilzunehmen, schützen oder gleich durch einen Religionszwang vor Konflikten bewahren können. Saulle-Hippenmeyer zeigt mit ihrem Beitrag, dass, entgegen den Annahmen Heinz Schillings und Wolfgang Reinhards, Konfessionalisierung auch dort stattfand, wo ein zentralistischer Staat fehlte.

Beat Hodler geht mit seinem Beitrag über Konversionen in der Eidgenossenschaft im Zeitalter der reformierten Orthodoxie ein Forschungsdesiderat an. Er muss feststellen, dass Konversionen in den Jahrzehnten vor und nach 1700 eher eine Massen- als eine Randerscheinung in der Alten Eidgenossenschaft bildeten. Er spricht vom Handlungsspielraum, der sich den Untertanen mit einem Glaubenswechsel eröffnet habe. Hodler plädiert dafür, Konversionen stärker als sozialgeschichtliches Phänomen zu untersuchen, denn viele der von ihm betrachteten Fälle legten es nahe, «konfessionelle Zugehörigkeit als Tauschobjekt zu deuten, das im Bestreben, eine günstigere soziale Position zu erreichen» (S. 291), sogar mehmals eingesetzt werden konnte.

Im dritten Themenbereich «Widerstand und Ständegesellschaft» weisen die Beiträge von *Claudia Ulbrich* und von *Franziska Conrad* jeweils auf blinde Flecken in der Frühneuzeitforschung hin. Peter Blickle habe, so Claudia Ulbrich, schon seit längerem eine Diskussion um die «Gemeine Frau» eingefordert. Ulbrich zeigt am Beispiel der Heggbacher Chronik, dass diese Forderung nicht leicht einzulösen ist, gibt die Chronik doch eher Zeugnis «von der Macht und dem politischen Einfluss der Klosterfrauen, die eine Säkularisierung verhindern konnten» (S. 399), als vom Bewusstsein der «Gemeinen Frauen», wie in der Forschung bisher fälschlicherweise angenommen wurde. Ulbrich kommt zu diesem Schluss, nachdem sie die Herkunft der Quelle einer ausführlichen Kritik unterzogen hat. Dieser ernüchternden Einsicht setzt Ulbrich jedoch entgegen, dass die Quelle, die eine wichtige Stellung in der Erforschung des Bauernkrieges einnimmt, nun mit geschlechtsspezifischen Fragestellungen konfrontiert werden sollte. Nicht über die «Gemeine Frau», aber über Frauenklöster könnten wir so einiges lernen, meint Ulbrich.

Der Beitrag der Blickle-Schülerin und Geschichtslehrerin *Franziska Conrad* fällt aus dem wissenschaftlichen Duktus des Bandes heraus: Conrad erörtert in einer Mischung aus Erlebnisbericht und Beschreibung der Situation des Geschichtsunterrichts an Schweizer Schulen die Bedeutung, die die Arbeiten Peter Blickles sowohl für sie selbst als auch für die schulische Bildung einnehmen. So wie sie selbst in Studienzeiten ob einer Geschichte aus der Perspektive des Gemeinen Mannes aufgehorcht habe, so stelle sie auch bei ihren SchülerInnen ein besonderes Interesse an dieser Sichtweise fest. Conrad untersucht einige Geschichtsbücher darauf hin, inwiefern die Erkenntnisse Blickles in den letzten Jahren Eingang in dieselben gefunden haben. Ihr Fazit ist positiv, denn der Gemeine Mann sei dank

Peter Blickle «auf dem Marsch in die Schule» (S. 413). Ein Desiderat bleibe allerdings die Quellenlage, denn die neuen Forschungsergebnisse seien in den Quellenteilen der Schulbücher durchwegs nicht genügend dokumentiert und illustriert. Bleibe nur noch, so Conrad, dass sich auch die Gemeine Frau im Geschichtsunterricht bald Gehör verschaffen könne. *Frauke Volkland*

Albert Hauser: Grüezi und Adieu. Gruss- und Umgangsformen vom 17. Jahrhundert bis zur Gegenwart. Zürich: Verlag Neue Zürcher Zeitung 1998. 200 S., Ill.

Rituale gab es und gibt es zu jeder Zeit, nur werden sie oft nicht als solche wahrgenommen, da sie sich wandeln, und erst ein prüfender Blick in die Vergangenheit oder aber über die engen Grenzen des eigenen Lebenskreises hinaus erlaubt festzustellen, was bleibt. Das Grüssen, von got. *grotjan*, ahd. *gruozen*, mhd. *grüezen*, meint ursprünglich: «einen zum Sprechen, zum Reden, zum Berichten bringen» (S. 10). Das Grüssen (sowohl bei der Ankunft als auch beim Abschied) klärt das Gegenüber über die Absichten des Sprechenden auf; gleichzeitig erlaubt es dem Grüssenden, seine Umwelt für sich einzunehmen und damit seine Chancen, angenommen zu werden, zu erhöhen. Es handelt sich um eine Ursituation der Kommunikation, und daraus erklärt sich, dass das Grüssen sich bis heute erhalten hat, wenn sich auch die Formen grundlegend gewandelt haben. Ein Nicht-Grüssen gibt es zwar auch, aber dies geschieht als «Strafe» (in übersichtlichen Gemeinschaften), oder aber es ist Ausdruck der Anonymität in städtischen Ballungen, wo selbst der Nachbar ein Fremder bleibt, bis vielleicht eine aussergewöhnliche Situation Kommunikation schafft und Anonymität kompensiert wird.

Albert Hauser fasst zuerst die «Anrede- und Grussformen in der alten Schweiz (15.–18. Jahrhundert)» zusammen. Am auffälligsten sind die religiös gefärbten und nach katholischen und protestantischen Gegenden unterschiedlich geprägten Grussformen: «Gottwillche» und «Grüezi». Die Aufklärung bringt hier eine Wende, aber auch das industrielle 19. Jahrhundert: «Leben nach neuer und alter Art». Während wir mit Jeremias Gotthelfs Werken, die im ländlichen Emmental spielen, eine volkskundlich wichtige Quelle für das Leben nach alter Art haben, zeigt uns das Werk von Gottfried Keller mehrheitlich das Leben nach neuer Art, bedingt durch den Lebensraum Zürich. Für das fleissige 19. Jahrhundert sind die vielen Arbeitsgrüsse bezeichnend, die nun von der Landwirtschaft, wo sie gang und gäbe sind, auf urbane Arbeitsformen übertragen werden und auch dort Kommunikation stiften. Allerdings erwies sich der Gebrauch von Maschinen je länger, je weniger geeignet für Formeln wie: «Haut's?» (gemeint war die Sense) und für ein anschliessendes Gespräch über das Wetter und (vorsichtig) über die möglichen Erntegewinne des Nachbarn.

Erst das 20. Jahrhundert bringt methodisch neue Möglichkeiten mit Umfragen und Atlanten. Der Autor wertet u.a. zwei frühe Arbeiten von Anna Zollinger, den Atlas der Schweizerischen Volkskunde, den Sprachatlas der deutschen Schweiz und Hans Trümpys Arbeit über Anstandsbücher als volkskundliche Quellen aus. Hinzu kommen die Ergebnisse von Umfragen von 1937/41, 1979 und 1994. Die alten Grussformen haben sich vereinfacht und verwischt. Heute gilt flächendeckendes «Grüezi» (eig. «Grüessi», ich grüsse Sie, S. 162), stark konkurrenziert durch «Hoi», das aus der Kindersprache stammt. Damit stehen wir mitten in der Problematik der neuerlichen Duzwelle und des Vormarsches einer regional kaum mehr differenzierten Mundart, die durch Radio und Fernsehen verbreitet wird. Was notgedrungen fehlt, ist die Frage, wie sich der Gebrauch von Computern und des Internets auswirken wird.

Der Autor fasst am Ende des 20. Jahrhunderts die Erkenntnisse auf seinem Forschungsgebiet anschaulich und gleichzeitig wissenschaftlich genau fundiert zusammen. *Paula Küng-Hefti*

Bjarne Stoklund (Hg.): Kulturens nationalisering. Et etnologisk perspektiv på det nationale. (Die Nationalisierung der Kultur. Ein ethnologischer Blick auf das Nationale). Kopenhagen: Museum Tusculanums Forlag, Københavns Universitet 1999. 234 S., Abb. (Etnologiske studier, 5).

Einen der wichtigsten Ausgangspunkte, auf den sich die Beiträge dieses von Bjarne Stoklund, emer. Professor für Europäische Ethnologie an der Universität Kopenhagen, herausgegebenen dänischsprachigen Sammelbandes immer wieder beziehen, stellt Orvar Löfgrens Aufsatz «The Nationalization of Culture» (Ethnologia Europaea 19, 1989) dar. Untersuchungsgegenstand sind die vielfältigen Prozesse, die die dänische Kultur vor allem im Lauf des 19. und 20. Jahrhunderts zur Trägerin nationaler Aussagen machten. Die als Nationalisierungsprozesse definierten Verläufe werden in einer Reihe repräsentativer Fallstudien beschrieben, wobei das illustrative und ausführlich dokumentierte Beispiel Vorrang vor der theoretischen Überlegung hat. In ihrer historischen Ausrichtung schliesst die Aufsatzsammlung an intensive Forschungsaktivitäten in Dänemark zum Thema «Nationale Identität» aus den neunziger

Jahren an (vgl. hierzu vor allem die grosse Darstellung der Geschichte der dänischen Identität, Dansk Identitetshistorie, hg. von Ole Feldbæk, 1–4, Kopenhagen 1991f.).

Nach *Stoklunds* präziser Einführung in den Problemkomplex («Die Nationalisierung der Kultur – ein Kapitel in der europäischen Kulturgeschichte», S. 7–15) folgen zehn Beiträge, die die Bereiche Volkskunde, Europäische Ethnologie und Museumswissenschaft abdecken. *Tine Damsholt* behandelt in ihrem Beitrag die Geschichte des politischen Diskurses über «das Volk» in Dänemark seit der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts («Über den Begriff ‹Volk›», S. 17–47) und zeigt anhand der Entwicklung der volkskundlichen Forschung u.a., wie sich im 19. Jahrhundert die These von der Freiheit der dänischen Bevölkerung in vormittelalterlicher Zeit zu einer als historische Wahrheit betrachteten Grösse verfestigte, die nun nicht mehr naturrechtlich, sondern national begründet wurde und zur Erzählung über das spezifisch Dänische beitrug. Bereits Damsholt verweist in diesem Zusammenhang auf die Auseinandersetzungen zwischen Dänemark und Deutschland, die erwartungsgemäss im vorliegenden Band einen wichtigen Raum einnehmen. Sowohl in *Bjarne Stoklunds* Überblicksbeitrag «Bauernhäuser und Volkscharakter. Der Kampf um ‹die ethnographische Grenze› zwischen Dänisch und Deutsch 1840–1940» (S. 48–66) wie in den Aufsätzen von *Mikkel Venborg Pedersen* («Augustenborg zwischen der alten und der neuen Welt. Die grossen Modelle und das lokale Leben», S. 83–99), *Inge Adriansen* («Dannebrog – Symbol des Staats oder des Volkes? Dänische Flaggensitten während 150 Jahren», S. 100–138), *Mette Skougaard* («Der Ostenfeld-Hof und der dänisch-deutsche Kampf um das nationale Erbe», S. 158–172) und *Peter Dragsbo* («Zwischen Regionalismus und Nationalismus. Das Schleusenwärterhaus in Ballum und der schleswigsche ‹Heimatstil›», S. 173–189) geht es immer wieder um die Definitionen – d.h. die Grenzziehungen, die Ausgrenzungen und Marginalisierungen ebenso wie Einschliessungen –, die im 19. und frühen 20. Jahrhundert im geographischen, ethnischen, sprachlichen, ideologischen Grenzbereich zwischen «Dänisch» und «Deutsch» mit wechselnden Machtverhältnissen und Resultaten ausgetragen wurden. Zentral, sowohl was die Plazierung im Buch wie die Thematik betrifft, ist dabei Adriansens Aufsatz über die dänische Flagge (*Dannebrog*), die nach 1854 zum Symbol für die Nation wurde und heute wie kein anderes all jene Aspekte, die mit Dänemark verbunden werden, zu vermitteln vermag. Dieser hervorragend illustrierte Beitrag zeigt sehr deutlich, dass es volkskundliche und sozial- und ideologiehistorische Fragestellungen sind, die die Autorinnen und Autoren interessieren, während ebenfalls denkbare Ansätze mit stärker theoretischer Ausrichtung – in diesem Fall etwa die Semiotik (Flagge als fundamental leeres Zeichen) – völlig ausser Acht gelassen werden.

Bjarne Stoklunds zweiter Aufsatz («Die kulturelle Arena der Nationen. Die grossen Weltausstellungen im 19. Jahrhundert», S. 139–157) macht auf die Bedeutung der um 1900 kulminierenden Weltausstellungen für die Entwicklung nationaler Fremd- und Eigenbilder aufmerksam, wobei er lohnende Ausblicke auf Finnland, das sich sehr aktiv zu präsentieren verstand, anstellt. *Niels Kayser Nielsen* legt einen Beitrag zur Kulturgeschichte des Sports in Skandinavien vor und untersucht u.a. das Verhältnis von Sport und *nation building* in Norwegen und Finnland («Sport und Nationalität in den nordischen Ländern. Unterschiede und Gemeinsamkeiten», S. 190–212). *Anders Linde-Laursen* zeigt, wie eine kalifornische Kleinstadt nördlich von Los Angeles es schafft, ihre Besucher eine eindeutige, wiewohl aus einer Mischung von dänischen und nicht-dänischen Elementen zusammengesetzte «dänische» Identität erleben zu lassen; er erklärt den touristischen Erfolg, den dieser Ort hat, damit, dass in einer Umgebung mit uneindeutigen Identitäten ein solches Angebot sehr attraktiv sei («Solvang. Ein Stück Dänemark in Kalifornien?», S. 213–234). Etwas aus dem Rahmen der Bandthematik fällt *Edith Mandrup Rønns* an sich höchst interessante Untersuchung der ideologischen Voraussetzungen der dänischen Erbhygiene und Rassenforschung aus den ersten Jahrzehnten des 20. Jahrhunderts («‹Der Generalstreik der Individuen gegen das Leben des Volksstammes.› Der Kampf für eine Bevölkerung von ‹guter Qualität› ca. 1900–1940», S. 66–82).

Insgesamt handelt es sich um einen anregenden, gut strukturierten und mit wenigen Ausnahmen sinnvoll fokussierten Sammelband, der durchaus eine breitere internationale Beachtung verdient hätte. Da allerdings den einzelnen Beiträgen keine Zusammenfassungen in einer grossen internationalen Sprache beigegeben sind, wird sein Wirkungskreis im Wesentlichen auf die skandinavischen Länder beschränkt bleiben. *Jürg Glauser*

Marie-Luise Reitz-Töller: Die Putzmacherin. Ein weibliches Handwerk. Mainz: Gesellschaft für Volkskunde in Rheinland-Pfalz 1998. 216 S., Abb. (Studien zur Volkskultur in Rheinland-Pfalz, 24).

Frauenhandwerken wurde in der volkskundlichen Forschung bisher lediglich in bescheidenem Rahmen Beachtung geschenkt. Daher suchte Marie-Luise Reitz-Töller gezielt ein «weibliches Handwerk» als Thema ihrer an der Johannes-Gutenberg-Universität Mainz angenommenen Doktorarbeit aus.

Neben dem Merkmal, dass das zu erforschende Handwerk «zu fast hundert Prozent von Frauen ausgeübt» (S. 1) werden sollte, bestimmte ein weiteres Kriterium die Themenwahl: Es musste im Modebereich angesiedelt sein. Marie-Luise Reitz-Töller entschied sich für das Handwerk der Putzmacherin, heute geläufig unter der Berufsbezeichnung «Modistin».

Die Arbeit ist in zwei zentrale Teile untergliedert. Die Kapitel III. «Funktion – Bedeutung – Geschichte des Hutes» (S. 11–23), IV. «Das Putzmacher- und Modistenhandwerk» (S. 24–32), V. «Grundkenntnisse einer Modistin» (S. 33–75) und VI. «Zur Situation des Putzmacherhandwerks» (S. 76–114) führen anhand von Akten, zeitgenössischer Literatur und Zeitschriften in Geschichte und Gegenwart des Hutes und des Putzmacherhandwerks ein. In den Kapiteln VII. «Empirischer Teil» (S. 115–196) und VIII. «Zusammenfassung» (S. 197–200) stellt Marie-Luise Reitz-Töller ihre in Interviews erhobenen Daten vor und analysiert sie unter verschiedenen Blickwinkeln.

In die Frage- und Themenstellung ihrer Forschungsarbeit führt Marie-Luise Reitz-Töller mit zwei kurzen Kapiteln ein. Die Zielsetzung definiert sie in der «Einleitung» (S. 1–2): Sie will einen «Überblick über die gesamte Breite des Putzmacherhandwerks» (S. 2) während der letzten sechzig Jahre geben und in Verbindung mit biografischen Abhandlungen den Arbeitsplatz, die Arbeitsmöglichkeiten, Ausbildungstendenzen und -anforderungen vorstellen, wobei sie eine regionale Abgrenzung des Untersuchungsgebietes, nämlich auf den Bereich zwischen Bonn und Landau sowie Offenbach und Trier, sowie eine Auswahl von Interviewpartnerinnen aus unterschiedlichen Altersgruppen, nämlich zwischen 29 und 83 Jahren, die – als Meisterinnen – selbstständig im eigenen Betrieb arbeite(te)n, vornimmt. Im zweiten Kapitel (S. 3–10) beschäftigt sie sich mit «Mode und Handwerk».

Der «Anhang» (S. 201–203) beinhaltet den Frageleitbogen; das «Literaturverzeichnis» (S. 204–216) listet ungedruckte und gedruckte Quellen sowie die Literatur auf.

Die Stärken der Publikation liegen in der Beschreibung des Handwerks. Die Autorin führt in einem kurzen geschichtlichen Abriss in das Putzmacherhandwerk ein. Besonders lesenswert ist der Exkurs «Arbeitszeit und Erwerbsverhältnisse der Modistinnen in Mainz in der Zeit von 1890 bis ins erste Viertel des 20. Jahrhunderts» (S. 28–31), in dem sie anhand der Jahresberichte der «Grossherzoglichen Hessischen Gewerbeinspektoren» den sozio-ökonomischen Kontext, in dem die Putzmacherinnen ihr Handwerk erlernten und ausübten, beispielhaft analysiert.

Gut gegliedert beschreibt sie dann auf der Basis verschiedener Putzmacher-Fachliteratur alles Wissenswerte, das zur Ausübung des Berufes notwendig ist: die verschiedenen Materialien, aus denen die Hüte gefertigt sind (Filze, Flechtstoffe, Pelze) oder die zur Herstellung der Unterformen benötigt werden (Draht, Stützstoffe), das Zubehör für die Garnitur der Hüte, die Grundtypen des Damenhutes unterschieden nach Kopf und Krempe ebenso wie die Hutformen vom Aufschlaghut bis zum Zylinder, die Grundausstattung der Werkstatt mit einer Beschreibung der wichtigsten Werkzeuge und Geräte. Die grundlegenden Arbeitsgänge der manuellen Anfertigung eines Hutes (Abb. 6–27) sind fotografisch mit ausführlichen Abbildungsunterschriften dokumentiert.

In die Analyse der Situation des Putzmacherhandwerks seit den 1920er Jahren bis zur Gegenwart bezieht Marie-Luise Reitz-Töller neben den in der Handwerksforschung «klassischen Fragestellungen» wie Altersaufbau, Aus- und Fortbildung sowie Ausbildungsstätten, Berufsorganisation, Lage und kriegswirtschaftlichge Massnahmen während des Zweiten Weltkriegs weitere Themen ein, die mit Nachwuchssorgen im Lehrlingsbereich, hutlose Mode, Werbestrategien, Absatz etc. zu umschreiben sind. Der Bereich «Absatz/Verkauf» zeigt dabei besonders deutlich, dass in dieser Veröffentlichung nicht – wie in der Volkskunde so oft geschehen – ein «sterbendes Handwerk» emotionsbeladen zu Grabe getragen werden soll. Vielmehr analysiert die Autorin die auf den Hutabsatz einflussnehmenden Faktoren: «Der Bedeutungsverlust des Damenhutes basiert auf einem Wandel der Wertevorstellungen, bedingt durch soziale und gesellschaftliche Veränderungen: Auto, Jugend, vermehrte Freizeit und verändertes Konsumverhalten stehen für diesen Wandel» (S. 108).

An dieser Stelle muss die Schwachstelle der vorliegenden Untersuchung angesprochen werden. Die Verortung der Arbeit im Fach Volkskunde liegt meines Erachtens im Bereich der Handwerksforschung, nicht in der Mode- oder Kleidungsforschung. Vor diesem Hintergrund ist der allzu plakative Abriss zum Thema «Was ist Mode?» (S. 3–5) und «Mode und Volkskunde» (S. 5–8) zu verkraften. Ärgerlich ist hingegen die Beschreibung der unterschiedlichen Funktionen und Bedeutungen des Hutes in seiner Geschichte. Hier fehlt die Funktion des Hutes als Ware und damit – wie Marie-Luise Reitz-Töller im weiteren Verlauf der Arbeit aufzeigt – die zentrale Bedeutung des Hutes für die Putzmacherinnen! «Die Geschichte des Damenhutes» (S. 13–23) gerät vor diesem Hintergrund zu lang; entsprechende Literaturverweise auf die diversen Modefachbücher hätten vollauf genügt.

Die eingehende Auseinandersetzung mit dem gegenwärtigen Stand der volkskundlichen Handwerksforschung, ihren Methoden sowie ihren Forschungsdesideraten und die exakte Definition von

«Handwerk» wären hingegen wünschenswert gewesen. Die knapp zwei Seiten zum Thema «Handwerk und Volkskunde» (S. 8–10) sind wenig aufschlussreich, zumal die Definition von «Handwerk» diffus bleibt: So zählt für Marie-Luise Reitz-Töller «der textile Zweig (worunter sie auch die Schuhmacherei zählt, G.B.) zu einem der grössten Handwerke» (S. 9).

Viel Information, gut lesbar aufbereitet, bietet der empirische Teil. Zuerst unterzieht Marie-Luise Reitz-Töller jedes Interview einer Einzelbetrachtung, stellt den Lebenslauf jeder einzelnen Modistenmeisterin vor. «Dabei ist zu betonen, dass es nicht das Ziel ist, Einzelbiographien in detaillierter Form zu interpretieren, sondern dass die wesentlichen Informationen, die aus den Gesprächen gewonnen werden konnten, für die Problemstellung aus dem komplexen Text gelöst und somit verglichen wurden» (S. 118). Durch diese Vorgehensweise gelingt es Marie-Luise Reitz-Töller, in einem zweiten Schritt Übereinstimmungen, Unterschiede, Wechselwirkungen und Zusammenhänge herauszuarbeiten sowie allgemeine Aussagen unter anderem über die Gründe für die Berufswahl, über die Herausbildung von verschiedenen Betriebsarten und ihre Überlebensstrategien, über Kundinnen, Werbung oder aber über die Zukunftsaussichten des Modistenhandwerks zu treffen.

Leider erschliesst sich nicht immer, auf welcher Grundlage die Autorin ihre Aussagen trifft, da die Angaben zu den «Informantinnen» (S. 118–119) ungenügend sind. Wenn man den einleitenden Angaben im empirischen Teil folgt, dass über zwanzig Frauen um ein Interview gebeten wurden, davon sieben absagten (vgl. S. 118), lässt sich die Grundgesamtheit auf maximal 22 Interviewpartnerinnen festlegen. Abgedruckt sind jedoch die Zusammenfassungen von Interviews mit 23 Frauen (S. 121–172); von 24 befragten Frauen hingegen berichtet Marie-Luise Reitz-Töller auf S. 175. Exakte Angaben über die Anzahl der befragten Frauen, zumal, wenn mit darauf bezogenen Prozentzahlen gearbeitet wird (vgl. S. 197), ausserdem auch sozialstatistische Angaben (Alter, Familienstand) zu jeder befragten Person sind in einer empirischen Forschungsarbeit unerlässlich.

Trotz der genannten Mängel: Die Arbeit leistet einen wichtigen Beitrag zur Handwerksforschung. Sie bietet Einblicke in die Arbeitswelt und in den Alltag eines von Frauen dominierten Handwerks, sie wirft neue Fragen auf und sollte so zur Weiterentwicklung dieses volkskundlichen Forschungszweiges beitragen. *Gitta Böth*

Louis Carlen: Orte, Gegenstände, Symbole kirchlichen Rechtslebens. Eine Einführung in die kirchliche Rechtsarchäologie. Freiburg/Schweiz: Universitätsverlag 1999. 196 Seiten, 80 Abb.

Allzu bescheiden nennt der Verfasser sein neuestes Buch eine Einführung in die kirchliche Rechtsarchäologie, die mit unvollständigen Literaturhinweisen skizzieren solle, was eine kirchliche Rechtsarchäologie erfassen kann. Tatsächlich ist es ein doch auf breiter Quellengrundlage erarbeiteter Versuch, jene Orte, Gegenstände und Symbole systematisch zu erfassen und zu beschreiben, die im Rechtsleben der Kirche – und zu ergänzen wäre, der katholischen Kirche – eine Rolle spielen, sowie deren Rechtssymbolik zu beleuchten. Eine solche zusammenfassende Darstellung fehlte bislang, und Carlen ist eine Arbeit gelungen, die in ihrer Geschlossenheit zu einer bisher vernachlässigten Gesamtschau für die Kirche hinführt. So formuliert es treffend Kardinal Stickler in seinem Geleitwort.

Entsprechend dem Werdegang des Verfassers ist die Sicht diejenige des Rechtshistorikers und Kanonisten, weniger diejenige des Theologen oder Liturgikers, obgleich der Verfasser deren Forschungsergebnisse kennt und eben aus juristischer Sicht zum Teil kritisch beleuchtet. Auf nahezu 200 Seiten, mit einem fundierten Anmerkungsapparat, 80 aussagekräftigen Abbildungen, Orts-, Personen- und Sachregister findet der Leser eine Fülle von Informationen, nicht nur erste Hinweise, sondern viel weiterführende Literatur in den Anmerkungen, wobei besonders die Kenntnis der italienischen und auch französischen Literatur besticht.

Nach einer kurzen Einführung über Begriff, Forschungsgeschichte und Systematisierungsversuche der von Karl v. Armira (1848–1930) begründeten Rechtsarchäologie gliedert sich das Buch in zwei Hauptteile. Der erste beschreibt die Rechtsorte inner- und ausserhalb der Kirchen sowie die einzelnen Gegenstände des Rechtslebens, wogegen im zweiten Teil deren Symbolgehalt beleuchtet wird. Nach jeweils wiederum einer kurzen Einführung begegnen wir im ersten Teil Kirchen als Rechts-, Versammlungs- und Krönungsorten, als Begräbnisplätzen, aber auch anderen Gebäuden mit Rechtsfunktion wie kirchlichen Palästen inner- und ausserhalb des Vatikans, Klöstern, Gefängnissen sowie Rechts- und Kultsteinen, z. B. der runden Porphyrscheibe im Petersdom, auf welcher die Kaiserkrönungen vorgenommen wurden. Die Gegenstände des kirchlichen Rechtslebens reichen von der prächtigen, aus Gold und mit Edelsteinen besetzten Tiara (3 Kronen) bis hin zu den unscheinbaren Briefmarken, die der Vatikan seit 1851 herausgibt und die neben ihrer eigentlichen Funktion als Postwertzeichen auch begehrte Sammlerobjekte darstellen.

Unter den Gegenständen des kirchlichen Rechtslebens fallen neben den Gewändern und Amtsinsignien wie Ferula, Stab, Pektorale, Ring und Schlüssel die goldene Rose und Zeremonialschirme auf. Folgt man der bildlichen Darstellung von Gambaroto in der Sala di Gran Consiglio im Dogenpalast zu Venedig, so waren auch diese Schirme Gastgeschenke des Papstes, hier an den Dogen und an Kaiser Friedrich. Die goldene Rose war eine kostbare Goldschmiedearbeit, die mit Moschus und Balsam gefüllt war. Sie wurde z. B. von Papst Nikolaus V. bei der Inbesitznahme des Lateran nach seiner Krönung 1447 getragen. Dass es auch im weltlichen Bereich solche duftenden Kunstrosen gegeben hat, darf man aus Hofmannsthals Text zum «Rosenkavalier» (2. Akt, 2. Szene) entnehmen, musikalisch in der Vertonung von Richard Strauss als Überreichung der silbernen Rose bekannt:

> Sophie: Hat einen starken Geruch, wie Rosen, wie lebendige.
> Octavian: Ja, ist ein Tropfen persischen Rosenöls dareingetan.

Der mit «Rechtssymbolik» überschriebene zweite Teil des Buches behandelt einerseits die Rechtssymbolik an Rechtsorten, andererseits die Rechtssymbolik der kirchlichen Insignien. Wahl und Krönungszeremoniell der Päpste stehen im Mittelpunkt, aber auch das Verfahren vor den kirchlichen Gerichten. Wie stark die germanische Rechtssymbolik in die römische Liturgie aufgenommen wurde, hatte P. Ildefons Herwegen schon zu Beginn des Jahrhunderts betont. Dazu aber traten auch Elemente der oberitalienischen Städteverfassungen.

Das Buch, dessen Autor im gleichen Zeitraum auch noch einen Sammelband mit verstreut erschienenen Aufsätzen unter dem Titel «Kirchliches und Wirkliches im Recht. Aufsätze und Besprechungen zur Rechtsgeschichte, Kirchen- und Staatskirchenrecht» (Hildesheim: Weidmann 1998, 787 S.) vorgelegt hat, empfiehlt sich als fundiertes Nachschlagewerk für alle einschlägigen Fragen. Dank und Anerkennung gelten seinem Autor für ein Werk, das Rechtshistoriker und Kirchenhistoriker ebenso anspricht wie Laien und weite Perspektiven aufzeigt. *Herbert Schempf*

Michael Matheus (Hg.): Pilger und Wallfahrtsstätten in Mittelalter und Neuzeit. Stuttgart: Franz Steiner 1999. 150 S., Abb. (Mainzer Vorträge, 4).

Als heute bereits leicht ergrauter Katholik nahm ich in meiner Kindheit an verschiedenen Wallfahrten und Prozessionen teil, nicht nur in der eigenen Pfarrei, sondern auch im familiären Kreis, etwa sonntags nach Mariastein oder zwei Tage nach Einsiedeln. Später hat mich der Wallfahrtsbetrieb mehr historisch-volkskundlich interessiert, und so waren Rom, Santiago di Compostela, Bari, Monte Sant'Angelo, zuletzt sogar Jerusalem und das Katharinenkloster im Sinai das Ziel von einzelnen Ferienreisen. Das vorliegende Bändchen umfasst neben einer kurzen Einleitung die Texte von fünf Vorträgen: *Ludwig Schmugge* fasst in knappster Form die neuesten Forschungen über die mittelalterlichen Fernpilgerziele Jerusalem, Rom und Santiago zusammen. Im Gegensatz zu heute, wo man überall auch mit einem dünnen Geldbeutel Ferien und Wallfahrten machen kann, waren solche Fernpilgerfahrten sehr aufwendig, sowohl in finanzieller wie in zeitlicher Hinsicht, zudem recht unsicher, nicht nur bei den «bösen Muselmanen». *Ernst Dieter Hehl* liefert eine vorzügliche Wortgeschichte zu den Schlagworten: Kreuzzug, Pilgerfahrt, Imitatio Christi, aber auch zu weiteren Wörtern in diesem Sinnbezirk. Kunstgeschichtler sollten sich den reich illustrierten Beitrag von *Werner Freitag* genauer ansehen: «Fromme Deutungen der Heilsgeschichte. Wallfahrtsbilder in Mittelalter und Früher Neuzeit». Dass selbst das katholische 19. Jahrhundert in Sachen Wallfahrt noch tief im Barock und selbst im Spätmittelalter steckte, zeigt *Wolfgang Schieders* «Wallfahrten der katholischen Kirche im 19. Jahrhundert». Schliesslich liefert *Christof Feussner* Detailarbeit: «Mainzer Wallfahrten in Geschichte und Gegenwart». *Peter Ochsenbein*

Sigrid Nagy: Julius Schnorr von Carolsfelds «Bibel in Bildern» und ihre Popularisierung. Würzburg: Bayerische Blätter für Volkskunde 1999. 335 S., Abb. (Veröffentlichungen zur Volkskunde und Kulturgeschichte, 70).

Die Studie erwuchs aus der Beschäftigung mit Julius Schnorr von Carolsfeld (1794–1872), dessen 200. Geburtstag vor kurzem begangen wurde. Der Sohn eines Leipziger Malers schloss sich nach 1818 in Rom den sogenannten Nazarenern an, wurde 1827 von König Ludwig I. von Bayern als Professor an die Münchner Akademie berufen, 1846 erfolgte der Ruf als Galeriedirektor nach Dresden, wo er auch

starb. In den Jahren 1846 bis 1850 erschien in sechzig Lieferungen eine illustrierte Bibel, an der die beiden Schnorr-Schüler Gustav Jaeger (1808–1871) und Alexander Strähuber (1814–1882) den Hauptanteil lieferten. Die Nachfrage nach diesem Werk war ungewöhnlich stark – das demonstriert augenfällig diese Studie, die ausführlich alle Ausgaben und alles, was irgendwie mit diesen Bildern zu tun hat (z. B. Schulwandbilder, Wandbilddrucke, Gedenkscheine, Andachtsbildchen, Kalender, CD- und Konzert-Programmhefte, selbst Lichtbilder), genau zu erfassen versucht.

Zweierlei wurde mir bei der Durchsicht klar: 1. Das vorgestellte Material spiegelt auch in etwa die Entwicklung der Medienkunst und -kultur, und 2. Konfessionelle Gegensätze sind bei der Schnorr-Bibel fast ganz aufgehoben. Kapuziner verteilten Schnorr-Bildchen, die in Leipzig oder Berlin gedruckt wurden. Die nazarenische Bildgestaltung traf damals nicht nur den Zeitgeschmack, sie findet auch heute noch, und zwar in stets wachsendem Masse wieder, ihre Liebhaber.

Ein Personen-, ein Orts- und ein Verlagsregister erschliessen die vornehmlich als Dokumentation angelegte, aber mit viel Liebe und noch mehr Mühe vollendete Arbeit. *Peter Ochsenbein*

Michael Matheus (Hg.): Fastnacht/Karneval im europäischen Vergleich. Stuttgart: Franz Steiner 1999. 199 S., 42 Abb. (Mainzer Vorträge, 3).

Der Titel des Buches verspricht zu viel. Das Europa, welches die sieben Beiträge abdecken, beschränkt sich im Wesentlichen auf Deutschland, mit einem Seitenblick auf die Niederlande und zwei Beiträgen zu Italien. Völlig unbeachtet bleiben die alpinen Fastnachtsgebiete Österreichs und der Schweiz, kein Wort zum französischen und wallonischen Brauchtum usw. Und auch mit dem kulturellen Vergleich hapert es; er bleibt dem Leser überlassen. Zudem ist der Verzicht auf genaue Belege bei den meisten Beiträgen bedauerlich. Damit könnte man das Ganze abtun, wenn nicht doch einzelne Beiträge interessant und sehr informativ wären.

Theo Fransen, der holländische Karnevalsspezialist, zeigt zunächst, wie sich der Karneval im 19. und 20. Jahrhundert ölfleckartig von Köln nach Westen ausdehnte. Sodann untersucht er aus «soziologisch-psychologischer» Sicht die Gründe, weshalb sich die Leute am Karneval in Venlo beteiligen; für ihn steht dabei die Funktion als Ventilsitte im Vordergrund. Fransen entwirft ein sehr positives Bild des Karnevalisten als eines extrovertierten, gesellschaftlich und kulturell aufgeschlossenen Menschen. Ausführungen zu den unterschiedlichen Faktoren, welche ein örtliches Fastnachtsleben begünstigen oder belasten, führen schliesslich zu einer eigentlichen Werteskala dessen, was echter Karneval ist und sein muss. Aus dem Beitrag spricht so ein karnevalspädagogischer Impetus. Insgesamt vermittelt die Arbeit interessante Aspekte einer sonst wenig bekannten Fasnachtsregion.

Anna Esposito zeigt faktenreich die Entwicklung des römischen Karnevals von einem echten Volksfest im Mittelalter zum immer stärker von der päpstlichen Hierarchie manipulierten Ereignis, ein Vorgang, der parallel zum Wandel Roms von der kommunalen Selbstverwaltung hin zur absoluten Monarchie verläuft. Man hätte sich den Text etwas stärker strukturiert und gerafft gewünscht.

Der Altmeister der rheinischen Fastnachtsforschung, *Herbert Schwedt*, legt einen gut lesbaren Aufsatz unter dem suggestiven Titel «Der Prinz, der Rhein, der Karneval. Wege der bürgerlichen Fastnacht» vor, faktenreich und einleuchtend. Die rasche Diffusion des von Köln ausgehenden Festes in die umliegenden Städte, die Schwedt belegt, wobei der Rhein als «Narrenstrasse» wirkte, hat ihre aktuelle Parallele in der Schweiz bei der Nachahmung der zünftischen Fastnachtsorganisation der Stadt Luzern durch die umliegenden Landgemeinden. Eindrücklich arbeitet Schwedt die politische Dimension des rheinischen Karnevals mit seiner Spitze gegen das preussische Beamtentum heraus, die sich nach der Reichsgründung zu einem stabilisierenden Faktor wandelte.

Dann erhält der langjährige Mainzer «Fassenächter» *Herbert Bonewitz* das Wort zu einer kritisch-satirischen Darstellung der Fastnacht seiner Stadt, der er vorwirft, dass sie sich in ihrem offiziellen Erscheinungsbild stark dem Diktat des Fernsehens gebeugt habe. Schonungslos wird die Vorstellung von der klassenlosen Fastnacht zerpflückt, die Privilegien werden angeprangert, das immer seichter und angepasster wirkende Unterhaltungsniveau, insgesamt der Verlust an kritischer Substanz.

Kaum weniger kritisch lautet der sorgfältig dokumentierte historische Längsschnitt der schwäbisch-alemannischen Fasnacht aus der Feder von *Werner Mezger*, des ausgesprochenen Fachmanns auf diesem Gebiet. Verdienstvollerweise zieht er immer wieder den Vergleich mit dem rheinischen Karneval. Das ganze mündet in eine Darstellung des aktuellen Fastnachtsbooms, der alle Erwartungen übertrifft, und wird zu einer harschen Kritik am herrschenden Purismus, der kuriose Blüten treibt. Im Hintergrund ortet Mezger ein dogmatisches Festhalten an der germanischen Kontinuitätsprämisse, die ein belastendes Erbe der Ära von Hermann Eris Busse bildet. Das Ergebnis ist eine Brauchtumspflege mit

Alleinvertretungsanspruch, die sich weit über den rheinischen Karneval erhaben wähnt. Dabei geht, so Mezger, die Narrenfreiheit verloren, oder sie besteht letzlich in der «Freiheit zur Unfreiheit». Ein lesenswerter Beitrag, aus dem die Funken stieben.

Der Band schliesst mit einem Blick von *Birgit Weichmann* auf den venezianischen Karneval.

Paul Hugger

Nina Gorgus: Der Zauberer der Vitrinen. Zur Museologie Georges Henri Rivières. Münster/New York: Waxmann 1999. 301 S., 48 Abb. (Internationale Hochschulschriften, 297).

Rezensionen zu schreiben ist manchmal eher eine Pflichtübung als der Wunsch, auf ein Buch, das dem Rez. von besonderer Bedeutung zu sein scheint, aufmerksam zu machen. Doch letzteres trifft auf den vorliegenden Titel zu, dessen wissenschaftliche Aussage von vornherein schon dadurch zum Ausdruck gebracht wird, dass er in der Waxmannschen Reihe «für Habilitationen und sehr gute und ausgezeichnete Dissertationen» erschienen ist. Für den Rez. speziell kommt hinzu, dass er mit Georges Henri Rivière (GHR) seit den 1960er-Jahren so manche Zusammenkünfte in Paris, Berlin oder anlässlich internationaler ethnologisch-volkskundlicher Kongresse hatte, dass er sich noch heute an das Erlebnis einer Führung durch GHR im Musée atp gut erinnert, dass er eine ganze Anzahl seiner Kolleginnen und Kollegen kennen lernte, mit ihnen zusammenarbeitete, sich so Freundschaften über die damaligen Staatsgrenzen hinweg entwickelten, dass er von den Aktionen und Gedanken Rivières für die eigene Arbeit viel lernte und daraus Nutzen zog. Der Rez. ist Nina Gorgus dankbar, dass sie in ihrer Arbeit diesen Beziehungen eigens einen Abschnitt gewidmet hat: «Ostdeutsch-französische Verbindungslinien» (S. 203–206).

Dieser Hinweis will zugleich darauf aufmerksam machen, dass die Verfasserin den wissenschaftsgeschichtlichen Zusammenhängen keinen geringen Wert beimisst, und in der Tat ist die Biographie von GHR, die Würdigung von Mann und Werk, nicht von den zahlreichen kulturwissenschaftlichen und kulturpolitischen Prämissen zu trennen, denen die Entwicklung auch der französischen Ethnologie-Ethnographie-Folklore-Volkskunde – die Begriffe werden bisweilen zeitgleich verwendet, ohne sich dezidiert voneinander zu unterscheiden – unterworfen war und entsprechende Auswirkungen auf das Museumswesen im Allgemeinen und auf das Musée atp im Besonderen hatte. Das betrifft ebenso den starken Trend zur Interdisziplinarität, der vor allem im Einfluss der Annales-Schule zum Ausdruck kam. Auch die Internationalität spielte keine geringe Rolle und manifestierte sich vor allem in den zahlreichen Reisen Rivières zu den namhaften Museen Europas, deren Konzeptionen und methodische Novationen mit in die zeitgenössiche französische Museologie einflossen bzw. in den späteren Berufsjahren von GHR den Anregungen für ICOM zugute kamen.

Rivière war der geeignete Mann, sich den vielfältigen geistigen, gesellschaftlichen, aber auch den jeweiligen politischen Strömungen zu öffnen und daraus für seine Museologie im weitesten Sinn zu profitieren. Als dandyhaft ist er manchmal apostrophiert worden, weil er gern auf Gesellschaften den Ton angab, mit seinem meisterhaft improvisierten Jazz-Klavierspiel die Teilnehmer amüsant zu unterhalten verstand und damit auch auf Empfängen trockener wissenschaftlicher Kongresse brillierte, sofern ein Flügel oder ein Klavier in der Nähe stand. Seine Offenheit bezog sich auch aufs Politische und er versuchte jeweils Nutzen aus den gegebenen Konstellationen zu ziehen. Das galt für die Zeit der *front populaire* der 1930er-Jahre, für die Beziehungen zum Vichy-Régime, für Kontakte mit NS-Museologen und -Volkskundlern, aber genauso mit Vertretern der sowjetischen Museologie. GHR gehörte nicht zu den Widerstandskämpfern aus den Reihen der französischen Wissenschaft, die wie Marc Bloch von der Gestapo erschossen oder wie Germaine Tillion ins Frauen-KZ Ravensbrück deportiert wurden, und er galt nach 1945 zeitweilig sogar als Kollaborateur, bis er nachweisen konnte, Angehörigen der Résistance und Flüchtlingen in seinem Museum Unterschlupf und Versteck geboten zu haben.

Seine Mentalität war die eines bisweilen wohl zu vielseitig Interessierten; dies erbrachte einerseits Vorteile für den Aufbau von Beziehungen zugunsten der Verwirklichung seiner zahlreichen Pläne, andererseits litt darunter die Stetigkeit bei Bewahrung von Erreichtem und das tiefere Eindringen in die Materie neuer Vorhaben. So hat es zuerst jahrzehntelanger Bemühungen bedurft, bis das Musée atp im Bois de Boulogne endlich eröffnet werden konnte, das dann lange als Mekka volkskundlich-ethnologischer Museologen galt, schliesslich aber in eine lang anhaltende Existenzkrise geriet. Ob diese von GHR hätte verhindert werden können, ist nicht eindeutig zu sagen. Zumindest war er seit den 1960er Jahren mehr mit weltweiten Plänen für die Einrichtung von Eco-Museen – als lebende Museen – beschäftigt, in deren Aktivitäten er die Einwohner von Gemeinden oder Regionen zu integrieren verstand und diese an Konzept und Ausbau eines Eco-Museums beteiligte. Das Besondere an diesen Einrichtungen war aber nicht minder deren Ausweitung auch auf städtisch-industrielle Standorte. Das In-

dustriemuseum Le Creusot-Montceau-les Mines war dafür ein Beispiel, das über die Grenzen Frankreichs hinaus ein weites Echo fand, jedoch ebenso zu manchen Diskussionen über das Für und Wider der Einbeziehung der industriellen Arbeitswelt in die Museumslandschaft führte. Das Wesentliche für GHR war die kulturhistorisch-volkskundliche Erschliessung von durch die Spezifik der Arbeit bestimmten Landschaften, und da stand der schaffende Mensch in seinem Alltag, in seiner gemeindlich-gesellschaftlichen Bindung im Vordergrund. Manche votierten dafür, den Gedanken des Eco-Museums auf die Instanz der Gemeinde und des Gemeindelebens zu konzentrieren, *musées de société* zu schaffen.

Mit dem Gedanken des Eco-Museums verbunden bzw. daraus entstanden waren die von Rivière initiierten *Recherches Coopératives sur Programme* (RCP) namentlich in den Landschaften des Aubrac und des Chatillonais, kulturgeschichtliche Bestandsaufnahmen und grosszügige interdisziplinäre Untersuchungen vom Mittelalter bis in die Gegenwart, durchgeführt von Ethnologen, Soziologen, Historikern zahlreicher «Branchen», aber auch von Naturwissenschaftlern, Ökonomen, Statistikern usw. Vierzig Personen umfasste das Wissenschaftlerteam im Aubrac, das die Ergebnisse seiner Forschungen in sechs Bänden veröffentlichte: eine Pionierleistung der französischen Ethnologie!

Wie steht es nun mit dem Titel des Buches: «Der Zauberer der Vitrinen»? Der Rez. vermutet, dass zunächst dem Verlag an einer werbewirksamen Formulierung gelegen war. Zum anderen aber muss er ernsthaft konstatieren, dass er bei seinem ersten Besuch im Musée atp irgendwann in den 1960er-Jahren von den vielfältigen, im Detail sparsamen, didaktisch gut aufbereiteten, in grossen und kleinen Vitrinen mit zielgerichteten Spots beleuchteten Arrangements, einschliesslich des Einsatzes von Musik und Sprache, überwältigt war. Rivières *fil de Nylon* unterstützte nicht nur das didaktische Prinzip des Ausgestellten, sondern war zugleich ein ästhetisches Element, um die Exponate dem Publikum in geeigneter Weise zur Geltung zu bringen. Was nun den «Zauberer der Vitrinen» tatsächlich betrifft, so war GHR weniger der Arrangeur der «Sachen», sondern derjenige, der in seinen Vitrinen – ob als Inszenierung oder als Darstellung einzelnen Objekte – stets auf die soziokulturellen, ökonomischen und historischen Zusammenhänge hinzuweisen bemüht war. Er vermochte das umso mehr, als er sich der Unterstützung der namhaften französischen Ethnologen, Anthropologen und Historiker sicher sein konnte. Der Vitrinen-«Zauber» war letztlich Ausdruck seines Strebens, nicht nur das Musée atp, sondern das Museumswesen überhaupt zum Lehr- und Lernort zu profilieren.

Am Beispiel der Leistungen eines Georges Henri Rivière hat Nina Gorgus ein verdienstvolles wissenschaftshistorisches Werk über die ethnologische Museologie Frankreichs im Besonderen und über die Europas im Allgemeinen vorgelegt. Es ist zugleich ein für das Verständnis der gegenwärtigen wissenschaftlichen Museologie grundlegendes Werk, geschrieben auf der biografischen Basis einer Persönlichkeit, der die Fachwelt viel zu verdanken hat. Nina Gorgus aber gebührt Anerkennung für die exemplarische Bewältigung einer so dichten Stoffmenge an Archivalien aller Art und Literatur sowie eines hervorragenden Darstellungsstils.

Der Rez. möchte abschliessend die Gelegenheit dieser Besprechung nutzen, um auf zwei weitere, für die gegenwärtige kulturhistorisch-ethnologische Museologie wichtige Bücher hinzuweisen, die letztlich mit GHR und seinen Anregungen bzw. seinem Gesamtwerk in Beziehung stehen:

Das ist zum einen die voluminöse Festgabe für Klaus Beitl zu dessen 70. Geburtstag mit dem vielsagenden Titel *Netzwerk Volkskunde. Ideen und Wege*. Klaus Beitl, Initiator der konzeptuellen Neugestaltung des Österreichischen Museums für Volkskunde in der Wiener Laudongasse, war häufig in Frankreich, teilte mit GHR gleiche Auffassungen bezüglich des interdisziplinären Charakters einer modernen, kulturhistorisch-ethnologischen Museologie, deren Arbeitsweise mit «Netzwerk Volkskunde» treffend bezeichnet ist. Klaus Beitl findet in dieser Festschrift nicht nur als Museologe eine verdiente Würdigung. Auch zahlreiche andere namhafte Fachvertreter zeichnen ihn als vielseitigen Wissenschaftler der europäischen Volkskunde aus.

In Berlin gibt es seit dem Sommer 1999 das *Museum Europäischer Kulturen* (MEK), hervorgegangen aus den zwei Volkskundemuseen der beiden ehemaligen Stadthälften Ost und West sowie der Europa-Abteilung des Berliner Völkerkundemuseums; einmal ein positives Beispiel zum Vereinigungsprozess der Wissenschaften in Deutschland mit einem starken europäischen Akzent. Dem entsprechend haben die «neuen» Leute des MEK als grosszügige Eröffnungsausstellung ein «Pilotprojekt» mit einem ansprechenden wissenschaftlichen Katalog gestartet, das sie *Kulturkontakte in Europa. Faszination Bild* genannt haben; eine gelungene Exposition, die nicht allein dem Europa-Gedanken Rechnung trägt, sondern ebenso der Interdisziplinarität verpflichtet ist. Dass das Pariser Musée atp zu den engeren Kooperationspartnern zählt, schliesst den Kreis dieser Betrachtung und erinnert noch einmal an Georges Henri Rivière, seine Pläne und Leistungen für eine kulturgeschichtlich bestimmte europäische Museologie. *Wolfgang Jacobeit*

KULTURKONTAKTE IN EUROPA. FASZINATION BILD. Ausstellungskatalog zum Pilotprojekt. Red.: Uwe Claassen/Elisabeth Tietmeyer. Berlin: Museum Europäischer Kulturen 1999. 432 S., Ill. (Schriftenreihe/Museum Europäischer Kulturen, 1).

Ein neues Museum stellt sich vor. Mit der Ausstellung «Kulturkontakte in Europa. Faszination Bild» wurde am 24. Juni 1999 das neue Museum Europäischer Kulturen in Berlin eröffnet. Es entstand aus der Zusammenführung des Museums für Volkskunde und der Abteilung Europa des Museums für Völkerkunde. Bisher das einzige seiner Art überhaupt, versteht es sich als museumspolitischen Beitrag zu einem zusammenwachsenden Europa. Das Pilotprojekt ist für die nächsten fünf Jahre als Dauerausstellung geplant, der hier besprochene Begleitband ist demnach ein Führer zur Museumsschau. Vor diesem Hintergrund lässt sich der gut klingende, aber dennoch etwas unglücklich gewählte Titel «Faszination Bild» besser einordnen. Denn die «Faszination Bild» erfährt hier einerseits keine thematische Abgrenzung, andererseits vermisst man auf den ersten Blick gewisse Aspekte wie zum Beispiel das erotische Bild oder auch die Auswirkungen der Macht des Bildes. Eine Eingrenzung erfolgt durch die gegebene Sammlungssituation beider Museen. Somit ist auch mit dem 18. und 19. Jahrhundert ein zeitlicher Schwerpunkt vorgegeben. Die beiden grossen Bereiche der Ausstellung finden im Begleitband zu stichpunktartig herausgegriffenen Themen ihre Ergänzung.

In ihrer programmatischen Einführung gehen *Elisabeth Tietmeyer* und *Eva Karasek* auf Idee, Konzept und Perspektiven dieser musealen Neuformierung ein. Seit gut zehn Jahren war diese Zusammenlegung geplant, und ein vielversprechender Beginn liess sich jetzt nach der Renovierung der Räume im ehemaligen Museum für Volkskunde realisieren. Das Museum soll sich zum «Forum für eine europäische Integration» (S. 20) in kultureller Hinsicht entwickeln und hat somit Vorbildfunktion für andere Länder und Museen. Zwischen den Zeilen lässt sich herauslesen, dass die finanzielle Sicherheit noch nicht gegeben ist, denn ein neuer Museumsbau und die zukünftige Personalstruktur sind noch nicht geklärt.

Sehr anschaulich zeigt *Uwe Claassen* in seinem Beitrag, wie das sogenannte Hindeloopen-Zimmer aus einem ehemaligen Kapitänshaus des 18. Jahrhunderts in der gleichnamigen friesischen Stadt zum begehrten Museumsobjekt geworden ist. Seit Ende des 19. Jahrhunderts wurde es als erklärtes Relikt zum Symbol für die niederländische bzw. friesländische Volkskunst. Anhand der Ausstattung und Gestaltung des Prunkzimmers lässt sich nachvollziehen, wie durch die weltreisenden Hindeloopener Kapitäne internationale Bildthemen in einer Kleinstadt und deren Innenarchitektur, insbesondere der Möbel- und Fliesenmalerei, Eingang gefunden haben. Dass die Vorlagen dabei nicht immer verstanden wurden, zeigt übrigens die Darstellung der vier Elemente auf dem Klapptisch (Abb. 12), die sicherlich keine Eroten sind – wie Claassen meint. Die jeweiligen Attribute dieser Personifizierungen von Luft, Wasser, Feuer und Wind sind vertauscht: So ist nicht die Luft, sondern die Erde vom Adler begleitet, und das Feuer hält die Blumen der Erde in die Höhe. Das Wasser ist fälschlicherweise mit (erotenhaften) Flügeln versehen. Auch Claassens Bildinterpretation «Wettstreit zwischen Apoll und Marsyas» auf der Wiege (Abb. 8) kann nicht akzeptiert werden. Weder Marsyas ist als Silen mit Aulis oder Syrinx, noch Apollon als Kitharadon eindeutig gekennzeichnet, weiter fehlen die jeweiligen Begleiter der beiden Wettstreitenden: Artemis bei Apoll sowie König Midas mit den Eselsohren bei Marsyas. Parallellen zur genannten Vorlage von Hendrik de Clerck sind nicht zu entdecken (Abb. 11). Möglicherweise handelt es sich hier um eine Szene aus dem Dionysoskult, vielleicht aber auch um eine Veranschaulichung der frühchristlichen Vorstellung (an dem gerade der Hochbarock Interesse fand), in der die göttliche Musik mit dem Zustand der Erlösung und Überwindung des Irdischen gleichgesetzt wurde. Doch auch diese Interpretationen bleiben unstimmig. Anzunehmen ist, dass hier durch Unkenntnis der Vorlagen des Malers eine Fehlinterpretation vorliegt. Diese Vermutung wird auch durch die These Claasens gestützt, die von einer eigenen Gestaltungsform der Möbel und Fliesen durch die Maler aus Hindeloopen spricht.

Eva Karasek ergreift die Gelegenheit, einen in den letzten Jahren restaurierten Fleckelteppich zum ersten Mal der Öffentlichkeit vorzustellen. Sie versucht ihn aus seiner Rolle als Einzelphänomen herauszuholen und in einen grösseren Zusammenhang von verschiedenen Textilbildern zu stellen. Technisch unterscheidet sich der hier vorgestellte Teppich von anderen Textilarbeiten wie Patchwork oder Quilts durch die Verwendung von gewalkten (bereits gebrauchten), also nicht fransigen Stoffen. Dadurch hatte man den Vorteil, auf eine arbeitsaufwändige Nahtzugabe verzichten zu können, die konturgenauen Bildteile konnten also «mosaikartig» aneinandergenäht werden. Funktionell gesehen stellt Karasek zwei unterschiedliche Gruppen von Fleckelteppichen einander gegenüber. Während die einen mit zeitlos religiösen Bildthemen wohl als Fastentuch oder zu liturgischen Handlungen bei Feldgottesdiensten eingesetzt wurden, sind die anderen Tuchbilder mit profanen, zumeist militärischen Motiven verziert. Wahrscheinlich handelt es sich um Erzeugnisse von Militärschneidern. Hierin

eine homogene Gruppe zu erkennen, fällt nicht ganz leicht. Herstellungsorte und -techniken (der Bildausschnitt «Kindelbringer» [Abb. 17] zeigt eindeutig keine gewalkten, sondern gewebte Stoffe) sowie die doch sehr unterschiedliche Verwendung (so u.a. als Wandschmuck im Kinderzimmer des preussischen Kronprinzen) lassen die postulierte Zusammengehörigkeit der Tuchbilder nur im weiteren Sinne deutlich werden.

Napoleon als erste europäische Karikaturfigur erfuhr auf graphischen Blättern und unterschiedlichsten Gebrauchsgegenständen eine ganz eigene Popularisierung. *Katharina Bieler* und *Annemarie Gronover* zeigen sehr eindrucksvoll, wie auf Textilbildern sich die Darstellung eines historischen Moments aus der napoleonischen Geschichte verselbständigen und ein europaweites Eigenleben annehmen konnte. Ausgangspunkt ist ein Schmähtaschentuch aus der Museumssammlung, dessen zentrales Motiv «Europäische Schaubühne im December 1812» die Bekanntgabe des Rückzugs der französichen Armee aus Russland am 3.12.1812 darstellt. Dieses Mittelmotiv ist ein paar Jahre später auf einer Tischdecke wieder nachweisbar, allerdings – soviel sei angemerkt – verliert es jetzt seinen direkten historischen Bezug. Das Datum des eigentlichen Geschehens wird nicht mehr genannt und die Randszenen sind aus anderen napoleonischen Begebenheiten zusammengestellt (die Verwechslung von rechts und links bei der Beschreibung ist mitunter etwas verwirrend).

Konrad Vanja gibt einen interessanten und zur Orientierung hilfreichen Einblick in die Geschichte der populargrafischen Sammlungen des ehemaligen Museums für Volkskunde. Hier wird einmal deutlich ausgesprochen, wie prägend die Zusammenarbeit von Wissenschaftlern, Museumsleuten und (privaten) Sammlern für die Entstehung und Entwicklung des Berliner Museums war und ist. Die Imagerieforschung war von Beginn an europäisch orientiert – was sich auch in der Berliner Sammlung eindrücklich dokumentieren lässt. Dies wird mit der Sammlung Gertrud Weinhold im religiösen Bereich und besonders durch die Anteile der Sammlung Christa Pieske für die profane Imagerie deutlich.

Unter dem Motto «Fotografieren. Bewahren. Erinnern» gibt *Irene Ziehe* einen kurzen, prägnanten Einblick in die Entwicklungsgeschichte der Fotografie, um dann näher das «Phänomen des ‹Knipsens›» im Alltag zu beleuchten. Fotografieren und (Auf)Bewahren gehören zusammen, das ist das Ergebnis ihrer eigens geführten Umfrage: Das alltägliche und lebensnahe Fotografieren ermöglicht jedem Einzelnen eine identitätsstiftende «Materialisierung des Gedächtnisses» (S. 112). Das digitale Bild wird im Ausstellungsteil zum Thema Fotografie und Film nicht vergessen. Mit einer beeindruckenden Installation des Künstlers Reinhold Giering-Jaensch wird der Vorstoss in die Gegenwart vollzogen.

Im Ausstellungsbereich «Bilder in den Religionen» werden in einem in fünf Segmente unterteilten Kreis die Bildwelten des Judentums, Christentums (Katholizismus, Ostkirche, Protestantismus) und Islams vorgestellt. Schade also, dass beide Katalogaufsätze nur protestantische Themen aufgreifen. Spannend wäre zum Beispiel ein Beitrag zur islamischen Populärgrafik gewesen, aber offensichtlich kann hier nicht auf einen museumseigenen Bestand zurückgegriffen werden. *Jane Redlin* setzt sich mit dem Phänomen des Bilderverbots in der pietistischen Herrnhuter Brüdergemeine auseinander. Bis auf eine kurze Zeit zwischen 1738 und 1750 wurde religiöser Bildschmuck weder im Gotteshaus noch zur privaten Andacht verwendet. Keine andere Bibelillustration hat ein solches Ausmass an Popularisierung erfahren wie die «Bibel in Bildern» von Julius Schnorr von Carolsfeld. Den Streuungseffekt seiner Bibelbilder quer durch Europa – sogar durch verschiedene Religionen – lässt *Caroline Riegelmann* mit vielen Beispielen deutlich werden. Doch kommt man nicht umhin, auf die sehr umfassende und weitreichende Monografie gleichen Themas von Sigrid Nagy zu verweisen, die fast gleichzeitig mit dem Katalog erschienen ist.[1]

Carl Ludwig Jessen (1833–1917) und Adolf Schablitz (1864–1943) waren Maler ländlicher Interieurs. Solche «Volkslebensbilder» waren für Ernst Schlee von hohem historischem Quellenwert. *Uwe Claassen*, ebenso Fachmann auf dem Gebiet der ethnographischen Genremalerei, weist im Bildvergleich nach, dass sowohl Jessen seine Variationen der «Blauen Stube» hin zur idealtypischen Nordfriesenstube als auch Schablitz in einer Gemäldefolge die Herausbildung einer geradezu stereotypen «Tiroler Bauernstube» aus Versatzstücken kompiliert und konstruiert haben. Wichtig ist ausserdem, dass beide Künstler im Rahmen der Heimat- und Volkskunstbewegung direkt Einfluss auf die volkskundlichen Museen in Berlin genommen haben. Verflechtungen also, die für die Geschichte der Museumsvolkskunde von Bedeutung sind und die in den letzten Jahren immer mehr Beachtung finden.

[1] Sigrid Nagy: Julius Schnorr von Carolsfelds «Bibel in Bildern» und ihre Popularisierung. Würzburg 1999. (Veröffentlichungen zur Volkskunde und Kulturgeschichte, 70, siehe die obige Rezension von Peter Ochsenbein.)

Werbung und Bild sind untrennbar. *Dagmar Neuland-Kitzerows* Abhandlung über die Reklamebilder von Nivea und Persil zwischen 1900 und 1975 belegt mit dem vorgeführten Bildmaterial einmal mehr, wie sehr Frauenbilder in der Werbung manipuliert und geprägt werden. Wie in der Ausstellung zu sehen ist, wurde in den 80er-Jahren die berühmte blau-weisse Niveadose selber zum Bild- und Werbeträger. Die Firma Henkel hingegen setzte in den letzten Jahren auf die Herausgabe von historischen Dosen, versehen mit der berühmten «weissen Dame» von Kurt Heiligenstaedt – ein hier fehlendes Beispiel für den Nostalgietrend in der Werbung. Apropos: Die weisse Persildame aus den 20er-Jahren ist in Leipzig frisch restauriert an einer Hauswand in der Zschocherschen Strasse wiederzusehen.

Abschliessend wird von *Elisabeth Tietmeyer* das Werk des Genre- und Portraitmalers August Wilhelm Kiesewetter (1811–1865) unter dem Gesichtspunkt des ethnologischen Quellenwertes beleuchtet. Kiesewetter verstand sich als malender Ethnograf, der nach ausgedehnten Reisen und Auslandsaufenthalten seine «durch unmittelbaren Kulturkontakt erworbenen Kenntnisse» (S. 189) mit wissenschaftlichem und didaktischem Anspruch (übrigens: sicher auch aus pekuniären Gründen) durch seine weit reichenden Vorträge in geografischen Gesellschaften vermitteln wollte. Im Katalogteil begegnet der Leser neueren Ansätzen aus der ethnologischen Ausstellungsarbeit: Durch die Reflexion von Eigenbildern sowie der Zusammenarbeit mit betroffenen Ethnien sollen Diskriminierung, Vorurteile und Fehlschlüsse seitens des deutsch-europäischen Besuchers zumindest verringert werden.

Im gewissen Sinne bleibt es bei der «Vorstellung» des neuen Museums, denn eine eigene Wirkungsstätte fehlt bisher und die Verwirklichung einer solchen scheint in noch ferner Zukunft zu liegen. *Wolf-Dieter Dube*, Generaldirektor der Staatlichen Museen zu Berlin, schreibt, dass die beiden Sammlungen «seit mehr als 100 Jahren häufig zugunsten der Meisterwerke der Weltkultur ihre eigenen fachspezifischen Konzepte und Ansprüche zurückstellen» mussten (S. 9). Es ist also an der Zeit, daran etwas zu ändern. Man wünscht dem schon jetzt sehr lebendigen Museum, dass der Neubau keine «Vision» auf allzu lange Zeit bleibt. *Constanze Lindner Haigis*

Ulf Wendler: Ländliche Gesellschaft zwischen Kirche und Staat. Das Kirchspiel Suderburg in der Lüneburger Heide 1600–1830. Hösseringen: Landwirtschaftsmuseum 1999. 275 S., Abb. (Veröffentlichungen des Landwirtschaftsmuseums Lüneburger Heide, 8).

Zu den aufschlussreichsten Werken der Sozialgeschichte gehören mikrohistorische Untersuchungen, die im Rahmen ihrer weit gefassten Fragestellung auch Beiträge zur Volkskunde liefern. Dies gilt besonders für diese Dissertation des Historikers und Volkskundlers Ulf Wendler, der u. a. in Zürich bei Prof. Paul Hugger und Prof. Rudolf Schenda studierte. In seiner Doktorarbeit untersucht der Autor die Geschichte des Kirchspiels Suderburg in Norddeutschland zwischen 1600 und 1830. Das Kirchspiel – sieben Dörfer, die einer Kirche zugeordnet waren – liegt in der zentralen Lüneburger Heide, etwa in der Mitte zwischen Hamburg und Hannover.

Die Arbeit von Ulf Wendler untersucht die drei Bereiche «Ländliche Gesellschaft», «Suderburger Kirche» sowie «Ausformung des frühmodernen Staates». Im ersten Abschnitt beschreibt Wendler die Bevölkerungsgeschichte, gesellschaftliche Gliederung und Wirtschaftsweise im Kirchspiel Suderburg. Besonders aufschlussreich sind die Ausführungen zum Gesellschaftsaufbau, in denen anschaulich die sozialen Strategien dargestellt werden, mit denen die Menschen in vorindustrieller Zeit ihr Leben, ihre gesellschaftliche Position sowie ihre Altersversorgung sicherten bzw. zu sichern versuchten.

Der zweite Bereich über die Kirche beschäftigt sich vor allem mit den lutherischen Pastoren und den Lehrern. Neben einer Beschreibung der Pastoren und Pfarrfrauen als soziale Gruppe sind besonders die Betrachtung des Verhältnisses zwischen Pastoren und ihren Lehren sowie der Kirchengemeinde von Interesse. Bei der ausführlichen Untersuchung der Lehrer, Schulen und Unterrichtsinhalte wird deutlich, dass Wendler ein besonderes Interesse an solchen Themen hat.

Die Verdichtung administrativer Strukturen und der Ausbau des Steuerstaates zu Lasten der Feudalherren wird im dritten Bereich der Arbeit behandelt.

Das besondere Interesse an dieser Studie erwecken nicht nur die überzeugend herausgearbeiteten grossen Entwicklungsstränge, sondern auch die zahlreichen Details am Rande und genauen Beschreibungen des sorgfältig untersuchten Alltagslebens, soweit sich dieses aus den Berichten der Pastoren, Vögte und Amtmänner rekonstruieren liess.

Zusammenfassend ist festzustellen, dass diese gut lesbare und reich bebilderte Untersuchung einen Einblick in die dörflichen Verhältnisse nicht nur der Lüneburger Heide, sondern der frühneuzeitlichen ländlichen Gesellschaft im Allgemeinen erlaubt. Es wäre diesem Werk daher zu wünschen, dass es seine Leser nicht nur in Norddeutschland finden möge. *Regula Gerspacher Boll*

JAKOB TANNER: Fabrikmahlzeit. Ernährungswissenschaft, Industriearbeit und Volksernährung in der Schweiz 1890–1950. Zürich: Chronos 1999. 599 S.

«The proof of the pudding is in the eating» (S. 12) meint Jakob Tanner im Vorwort zur «Fabrikmahlzeit» und hofft, dass seine Erkenntnisse, bereits 1995 in seiner Habilitationsschrift dargelegt und nun einem breiteren Publikum zugänglich gemacht, noch nicht verdorben sind. Aber in der Geschichte der Ernährung, tröstet er sich, altern wissenschaftliche Arbeiten nicht so schnell. Im folgenden wird eine Geschichte der Verwissenschaftlichung des Menschen, des Ernährungswesens wie eine Geschichte der Verwissenschaftlichung von Arbeit und Produktion präsentiert und gezeigt, wie eng diese Bereiche miteinander verwoben sind. Klar wird auch, wie unmittelbar diese Geschichten in Fabrikmahlzeiten ihren Niederschlag finden. Tanners Investigationen in Ernährungswissenschaft, Industriearbeit und «Volksernährung» beziehen sich auf die Schweiz und hier wiederum auf die deutschsprachigen Landesteile. Neben dieser Konzentration auf das Regionale, manchmal auch das Lokale, werden die beobachteten Entwicklungen, die je zeitspezifischen Diskurse immer wieder in grössere – europäische und nordamerikanische – Bezüge eingeordnet. Zur Analyse von Ernährungsweise ist ein nationaler Bezugsrahmen wenig geeignet, und Ernährungswissenschaft ist wie Industrialisierung grenzüberschreitend. Während hier vielmehr Geschlecht, Milieu, Schicht oder Region nützliche Kategorien sind, ist eine Länderanalyse im Zusammenhang mit der Debatte über «Volksernährung» aber sinnvoll, betont der Autor und bringt das Beispiel nationalökonomisch motivierter Stilisierung bestimmter Nahrungsmittel als besonders wertvoll (Molkereiprodukte im Fall der Schweiz). Auch die Begrenzung des chronologischen Untersuchungsraums vom Ende des 19. bis zur Mitte 20. Jahrhunderts erklärt Tanner plausibel und rollt dabei gleich den wirtschafts- und sozialhistorischen Hintergrund dieser Epoche auf. Er setzt den Endpunkt seiner Arbeit mit dem Jahr 1950, also am Beginn einer Phase sozialen und ökonomischen Umbruchs, als das Bild vom «menschlichen Motor» an Faszination verlor, die Bedeutung der Muskeln durch jene des Gehirns ersetzt wurde und Information zusehends den Platz von Energie einnahm.

Am Beginn legt der Historiker theoretische Ansätze und Zugänge offen und übt differenziert Kritik an einigen eingeführten Konzeptionen. Er distanziert sich unter anderem vom Konzept Alltag, wenn es losgelöst von grösseren Systemen gesehen wird, oder betont, dass Diskurse nie voneinander unabhängig existieren, zum Beispiel Wissenschaft und Alltag enger korrespondieren als vielfach angenommen. Am Umgang mit Volkskultur bemängelt er, dass diese – wie Alltag – oft isoliert von anderen Phänomenen behandelt wird. Schliesslich wendet er sich gegen biologistische Tendenzen, aber auch gegen Kulturalismus, der soziale Dimensionen ausspart, und spricht sich für ein Verknüpfen von Mikro- und Makroansätzen aus, um das Zusammenwirken von Struktur und Praxis besser fassen zu können. Tanner möchte sich nicht zwischen sog. objektiven Strukturen und subjektiven Deutungen entscheiden. Essen sei unter Anwendung der Kategorien Mahlzeit und Geschmack als Text zu analysieren. Die vorliegenden Quellen machen dies nicht leicht – so gilt Jakob Tanner eine *oral history* der Fabrikmahlzeit als Forschungsdesiderat; vor allem auch, weil ihm eine Unterscheidung zwischen Diskurs und sozialer Praxis wichtig erscheint. Essen sei nicht auf seinen Zeichencharakter zu reduzieren, und semiotische, strukturale oder diskursanalytische Überlegungen sollten den Blick für das Ereignishafte nicht verstellen (S. 47f.). Zur sorgfältigen Einordnung in einen theoretischen Rahmen gehört die mehrfache Stellungnahme zu «big names» bzw. zu deren Arbeiten – besonders Konzepte Pierre Bourdieus, Norbert Elias' und Michel Foucaults werden in ihren Möglichkeiten ausgelotet und kritisch geprüft; sehr wichtig für Tanner ist auch das Werk Max Webers. Aus der Ethnologie (im weiteren Sinne) sind Mary Douglas, Hermann Bausinger, Wolfgang Kaschuba und Alf Lüdtke zu nennen, auch auf die Nahrungs-Spezialisten Hans Jürgen Teuteberg und Ulrich Tolksdorf wird mehrmals Bezug genommen.

Tanner schreibt ansprechend und versteht es, stets aufs Neue sich Aufmerksamkeit zu sichern, so indem er nach dem einleitenden theoretischen Block mit Hilfe von fünf Quellentexten ebenso viele Annäherungen an das Thema vorstellt. Sie illustrieren zentrale Aspekte und Fragestellungen seiner Studie und bieten Blickwinkel, die auch für die Untersuchung relevant sind. Die Quellen vermitteln die Sicht eines Unternehmers, einer in der Organisation betrieblicher Kollektivverpflegung tätigen Frau, einer Kantinenangestellten, eines Arbeitsphysiologen und eines Ernährungsreformers und changieren damit zwischen Innen- und Aussenperspektive. Einerseits wird Mahlzeit als soziale Situation im Kontext der Fabrik beobachtet und die Fabrik als sozialer Ort, andererseits werden Auswirkungen des Industrialisierungsprozesses und des Übergangs zur Fabrikarbeit, begriffen als Teil eines umfassenden gesellschaftlichen Veränderungsprozesses, ins Auge gefasst. Wie zwischen Innen- und Aussensicht pendelt die Darstellung auch zwischen grossen und kleineren Zusammenhängen. Von ganz konkreten, kleinräumigen Beispielen wird der Blick wieder auf gesamtgesellschaftliche Problemstellungen gelenkt.

Der zweite Abschnitt gibt einen Überblick zur Geschichte der Arbeits- und Ernährungswissenschaft, die sich als Historie der Zurichtung der Körper für Industriearbeit erweist. Die Thermodynamik lieferte die Basis für das Verständnis des Körpers und der Ernährung in Input-Output-Relationen (oder als Kosten-Nutzen-Rechnung der Unternehmer). Es ging um die Optimierung der Wechselwirkung zwischen den beiden Komponenten, mit dem Ziel grösstmöglicher Kraftentfaltung. Wissenschaftliche Körperbilder – Arbeiter als lebende Maschinen, die Idee vom menschlichen Motor – sind produktivistische Metaphern gleich wie umgekehrt die Vorstellung der Fabrik als Körper. Die Interessen hinter bestimmten Sichtweisen, die sich durchsetzten und lange vorherrschten, werden hier erläutert, ebenso ihre Wirkung auf das Selbstverständnis der Arbeiter.

Auf diesem Stück Wissenschaftsgeschichte bauen die beiden folgenden Kapitel der Studie auf: Es geht um den Diskurs der «rationellen Volksernährung» und die diesbezüglichen moralisch-aufklärerischen Projekte der Verwaltung und der bürgerlichen Eliten zur Stärkung industriellen Leistungsvermögens, militärischer Wehrkraft und nationalen Zusammenhalts. Der Autor scheut sich nicht, statistisches Material (sozialstatistische Versuche administrativer Instanzen) einzubeziehen. Teil 4 ist der Auswertung von Haushaltsrechnungen und Konsumstatistiken gewidmet, oder besser: deren kritischer Interpretation – der Umgang mit den Daten ist sehr sorgfältig und relativierend.

Ein grösserer Bildteil mit ausführlichen Bildunterschriften deutet als Vorschau zum nächsten Kapitel einen Perspektivenwechsel an: Die Fabrik als Raum und als Lebensform rückt nun in den Blickpunkt. Jakob Tanner interpretiert Essen in der Fabrik als Verbindung nach aussen, auch als Reibungsfläche. Die folgende Recherche lässt nachvollziehen, «wie die Ernährungsweise durch den Industriebetrieb geprägt wurde und umgekehrt auf diese[n] zurückwirkte» (S. 459). Anhand dreier Fallstudien beschäftigt sich Tanner mit dem Essen und Trinken in Betrieben der Basler chemischen Industrie. Gemeinsamkeiten und Unterschiede zwischen Sandoz, Ciba und Geigy werden herausgearbeitet. Der Historiker erläutert dabei verschiedene Formen der Verpflegung im Betrieb, analysiert sie als Symbole der Betriebshierarchie, als in den Bereichen Arbeitsmotivation und -leistung einsetzbare Mittel. Die Mikrostudien belegen, wie sehr industrielle Produktionssysteme auf unbezahlte Vorleistungen der privaten Haushalte bauten und dass trotz aller, mitunter massiver, Einmischungsversuche der Einfluss der Firma auf die Ernährungsgewohnheiten ihrer Arbeitnehmer limitiert war. Teile der Arbeiterschaft lehnten Kantinen als betriebliche Wohlfahrtseinrichtungen, über die auf ohnehin Abhängige noch mehr Druck ausgeübt werden könne, ab. Dieses Faktum führt zu den politischen Aspekten des Themas und stellt abermals Interessendivergenzen zur Diskussion.

In diesem Rahmen erzählt Tanner dann die Geschichte des SVV, des Schweizer Verbands Volksdienst, jener Non-profit-Organisation, die im Bereich der betrieblichen Kollektivverpflegung bis heute dominiert. Der SVV, hervorgegangen aus den alkoholfreien Soldatenstuben, wie sie zur Zeit des Ersten Weltkriegs eingerichtet worden waren, positionierte sich als «neutrale Instanz zwischen Kapital und Arbeit» (S. 461). Zahlreiche Fotos illustrieren die Entwicklung dieser Organisation, bevor Tanner in einem eigenen Kapitel auf die besondere Situation der Fabrikkantinen während des Zweiten Weltkriegs eingeht.

Schliesslich setzt er sich in einem Ausblick auf die 1950er- und 60er-Jahre mit dem eingangs schon erwähnten Paradigmenwechsel im Zuge von Wirtschaftswunder und Technisierung auseinander. Während bislang die Probleme bezüglich Ernährung im Zeichen eines «Zuwenig» standen, operierten einschlägige Wissenschaften zunehmend mit den Präfixen «Über-» und «Fehl-». Tanner betont, dass Nahrung weiterhin in «positionale Ökonomie» (S. 464) integriert ist – von persönlicher Fitness als Voraussetzung für berufliche und private Karrieren bis hin zu Modellierungszwängen ist Essen wiederum Quelle fundamentaler Irritationen und Probleme.

Am Ende des 464 Seiten starken Textkörpers stehen kapitelweise Zusammenfassungen, daran schliessen an Auflistungen von in der Schweiz tätigen Fabrikinspektoraten und den Verpflegungseinrichtungen des SVV. Das Quellen- und Literaturverzeichnis vermittelt nochmals den beeindruckenden Quellenreichtum der Arbeit; Tanner bezog ein breites Spektrum ein – von Gedichten und Theaterstücken über Berichte der Arbeitsinspektoren, Schriften und Korrespondenzblätter verschiedener Organisationen der Frauen-, Arbeiter-, Antialkoholbewegung, Speisepläne, Memoiren, Lehrbücher bis hin zu Skandalgeschichten und diversen Beschwerden. Ein wenig unbequem ist, dass der umfangreiche Anmerkungsapparat an das Ende des Bandes gestellt wurde, das Nachlesen wird dort aber durch Seitenangaben der betreffenden Stellen im Text erleichtert.

Der Band ist klar und logisch gegliedert, alle Abschnitte ergeben für sich Sinn, ohne jedoch nur aneinandergereiht zu wirken. Ein durchgängiges Organisationsprinzip ist die Bewegung vom Allgemeineren zum Spezifischeren. Zugleich schreibt sich Tanner quasi spiralförmig in Kernbereiche, stellt fortwährend Verbindungen zu bereits Gesagtem her und verknüpft seine Forschungsfelder Ernährungswissenschaft, Industriearbeit und «Volksernährung» zu einem dichten Netz.

Auf wichtige Aspekte greift Tanner also öfters zurück – die Alkoholfrage oder Geschlechterrollenbilder beispielsweise durchziehen als Leitmotive mehrere Kapitel, als zentrales Schlagwort verbindet Moral die beiden Stränge. Dazwischen, eingelagert in kleine Unterkapitel, finden sich Details (etwa Pfarrer Friedrich Küchlers Traktat über rationale Ernährung, 1874), die auf wechselnde Präferenzen und Paradigmen, einander widersprechende Dogmen hinweisen. Fragen von *sex and gender* sind immer präsent, werden nicht bloss der Ordnung halber erwähnt, sondern spielen für die Auseinandersetzung mit allen Facetten des Themas tatsächlich eine wichtige Rolle und beziehen sich, auch das ist besonders hervorzuheben, nicht ausschliesslich auf Frauen. Darüber hinaus beachtet Tanner konsequent Wissensbestände und Glaubensvorstellungen, die für Gesellschaft(sgruppen) in der jeweiligen Zeit Gültigkeit hatten. Vorstellungen vom Funktionieren des menschlichen Körpers und der äusseren Welt ganz allgemein bilden den ständigen Hintergrund und immer wieder wird direkt auf diese Bedeutungssysteme Bezug genommen. *Nikola Langreiter*

Leander Petzoldt: Einführung in die Sagenforschung. Konstanz: Universitätsverlag Konstanz 1999. 238 S.

Die erzählende Gattung «Sage», eine, wie es scheint, streckenweise spezifisch deutsche, auf jeden Fall aber eine profund germanistische und volkskundliche Angelegenheit, ist noch weit davon entfernt, endgültig abgehandelt oder zusammenfassend erklärt worden zu sein; sie wurde eher nach einzelnen Aspekten gründlich untersucht und unter verschiedenen Blickwinkeln erhellt; und nicht zuletzt hat im letzten Jahrzehnt des 20. Jahrhunderts das Phänomen der «modernen Sage» oder der *urban legend* die Aufmerksamkeit zahlreicher Forscher (und dieses Mal nicht nur deutscher Nation) auf sich gezogen. So kann man ein Buch, welches den gesamten Problembereich der Sage kompetent und geschickt aufbereitet, nur begrüssen.

Dieses praktische Handbuch (es enthält, das sei gleich betont, ein Namen- und Sachregister) bietet mehr als «die Darstellung der historischen Entwicklung der Sagenforschung als Teilbereich der Erzählforschung im deutschsprachigen Raum» (S. 8). Leander Petzoldts Bericht über die Wechselfälle, Entwicklungen, Streitpunkte und Sternstunden der deutschen und skandinavischen Sagenforschung kann man nämlich nicht nur jedem Studierenden der Narratologie, sondern auch den an der Geschichte des Faches Volkskunde Interessierten zur einführenden (und weiterführenden) Lektüre empfehlen. Weite Strecken der Darstellung – von den Studien der Brüder Grimm etwa über die «Mythologische Schule» bis zu Hans Naumanns Theorie vom «gesunkenen Kulturgut» – betreffen das gesamte Fach der älteren Volkskunde.

Der Verfasser hat es verstanden, auf der Basis seines Expertenwissens (die nützliche Bibliografie im Anhang nennt 27 seiner fachspezifischen Werke; dabei fehlt «Petzoldt 1997»[1]) einen kenntnisreichen und problemgesättigten Abriss der Forschungsgeschichte insbesondere der Gattung «Sage» zunächst anhand von Forscherporträts und deren theoretischen Ansätzen und praktischen Studien vom späten 18. Jahrhundert bis in unsere Gegenwart zu entwickeln. Nach den sich abwechselnden und oft sich widersprechenden «Schulen» behandelt er eingehend die Theorien zur Morphologie der Sage (und in diesem Rahmen, ein wenig kursorisch, die Fragen nach Erzählvorgängen und Gedächtnisleistungen), also etwa die Problematik der «einfachen Formen» und der «epischen Grundgesetze» (sprich: der Grundgesetze der epischen Gattungen), wobei Axel Olrik die ihm gebührende Anerkennung erfährt, Max Lüthi allerdings eher in Bezug auf seine Stilmerkmale des Märchens als hinsichtlich seiner Sageninterpretationen referiert wird. Selbstverständlich fehlt es nicht an einer breiten Darstellung der Sagenmotivik (Dämonologische und Historische Sagen; moderne Sagenbildung; S. 121–152). In seinem «Modell einer traditionspsychologisch orientierten Systematik» (S. 153–182) unterscheidet Petzoldt neben einer vorchristlichen Sagenschicht einen christlichen Sagenbereich und innerhalb dieses Bezugsrahmens (nach der Theorie der «Interessendominanzen» von A. Nilsson Eskeröd) die «Milieudominanzen» des bäuerlichen, des feudal-genealogischen, des urbanen, des alpinen, des maritimen und des Montan-Bereichs. In einem abschliessenden Kapitel behandelt der Autor knapp «Interdisziplinäre

[1] D.i. Friedrich Wilhelm Carové: Volkserzählungen, Glaubensvorstellungen und Bräuche aus dem Rheinland und von der Mosel (1816). Ein unveröffentlichtes Manuskript aus der Staatsbibliothek zu Berlin (Sign. 1756 V). Übertragen, herausgegeben und erläutert von Leander Petzoldt. In: Rheinisch-westfälische Zeitschrift für Volkskunde 42, 1997, 139-202.

Ansätze zur Interpretation der Sage» (S. 185–201), und zwar Zugangsmöglichkeiten von Seiten der Literaturgeschichte, der Psychologie, der Kulturhistorie und funktionaler Erklärungen.

In diesem Zusammenhang interdisziplinärer Fragestellungen wäre freilich auch der Tatsache Rechnung zu tragen, dass Sagen spätestens seit dem 16. Jahrhundert massenhaft mündlich und schriftlich produziert und medial, nämlich gedruckt, reproduziert worden sind.[2] Dieses Phänomen hat mit den Horizonterweiterungen in der Frühen Neuzeit zu tun und mit dem angewachsenen Bedürfnis einer Mehrheit von Menschen, dass ihnen die neuen Welten und ihre neuen, nicht zuletzt religiösen Bewusstseinslagen sowie ihre Erfahrungen (aktuelle und tradierte, sinnliche und die fünf Sinne transzendierende) erklärt werden möchten. In extremen Situationen (Petzoldt hebt z. B. das «Einsamkeitserlebnis» hervor) greifen erklärungshungrige Menschen des 19. Jahrhunderts wohl weniger auf die ihnen unbekannten und unbewussten «Archetypen» (narratologischer oder psychoanalytischer Art) als auf solche Erklärungsmuster zurück, die ihnen durch greifbare Lernprozesse (Predigten, Erzählrunden, Lektüren) über die Jahrhunderte hinweg vermittelt worden sind. Nahezu alles, was seit den Brüdern Grimm und ihren direkten Vorläufern, also in den vergangenen zwei Jahrhunderten, erzählt wurde, unterliegt dem Verdacht, bereits Rücklauf der zum Beispiel durch die Kuriositätenliteratur[3] vermittelten Sagenfakten zu sein. Dreist gesagt: Nil est in intellectu quod non ante fuerit in litteris.

Was denn noch zu tun sei, hat L. Petzoldt zusammenfassend zu sagen unterlassen, doch kann man solche Erfordernisse der Forschung zwischen seinen Zeilen herauslesen (z. B. wünscht er sich eine neue Monografie über den *Tod des grossen Pan*, S. 159). Mir scheint, dass eine Annäherung an sozialhistorische Konzepte hilfreich sein könnte insbesondere in Bezug auf das Phänomen der spezifisch deutschen Sagen-Aufwertung in der postrevolutionären und napoleonischen Epoche (wer schreibt eine entsprechende Monographie über J.C.C. Nachtigal = Otmar?) oder auch auf Sagen-Inhalte (warum nicht das Konzept der «antifeudalen Sage» [hier S. 172f.] neu aufgreifen?). Auch das Thema Sagenproduktion und Buchproduktion (bis hin zu dem Phänomen der Brednich-Taschenbücher) scheint mir eine Monografie wert. Und just für weiterführende Studien solcher Art wird Leander Petzoldts Übersichtswerk von grossem Nutzen sein. *Rudolf Schenda* †

Angelo Garovi: Rechtssprachlandschaften der Schweiz und ihr europäischer Bezug. Tübingen/Basel: Francke 1999. 201 S., Abb., Karten (Basler Studien zur deutschen Sprache und Literatur, 76).

Garovis Basler sprachgeschichtliche Habilitationsschrift ist in dem schönen Sinne interdisziplinär, dass der Obwaldner Staatsarchivar mit bestechender Fach- und Literaturkenntnis Wortgeschichte, Dialektologie, Rechts- und Allgemeine Geschichte sowie Volkskunde zu verknüpfen weiss. Das ruft nach methodischen Entscheidungen zumindest auf konzeptuellem und terminologischem Gebiet. Welche Theorie soll der Arbeit zu Grunde liegen, welches begriffliche Register soll die Tonlage bestimmen? Garovi hat auf beide Fragen eine sehr dezidierte Antwort gewählt, die der Arbeit ihr Gepräge gibt. Er geht nicht von einer der denkbaren Theorien aus, sondern von elf Leitwörtern oder -wortgruppen («Leitmotive», S. 24), die ihn von ihrer Etymologie und Verwendung her in die Disziplinen führen, von denen Aufschluss über das Stückchen Rechtswirklichkeit zu erwarten ist, das sie jeweils vertreten. Die Rechtstermini als Themen der elf kleinen Monographien geben gleichzeitig einen Tonfall vor, der objektnah zwischen Alltagssprache und den Fachsprachen der genannten Disziplinen zu Hause ist und zu einem angenehmen Leseeindruck von gleichzeitig Informativität (wer weiss schon, was *Sust* und *Sichelwurf*, *Kaparre* und *Kawertschen* heissen) und Leichtigkeit führt (die Kapitel sind wie kleine Erzählungen, die zudem an ihrem Anfang und Ende miteinander verknüpft werden). Zu dieser Leichtigkeit tragen sicher auch die überschaubare Länge der einzelnen Teile und des ganzen Buches bei sowie die Abbildungen und Karten aus vielerlei Quellen – darunter dem Atlas der schweizerischen Volkskunde –, die nur schon zum Blättern und Schmökern einladen. Dass der Verfasser sich die gelegentliche Verwendung des Fettdruckes und anekdotische Exkurse oder gar politische Aktualisierungsversuche nicht verkneifen kann – so gekoppelt am Schluss der Arbeit –, nimmt ihr etwas von der Seriosität, die in den gut dokumentierten Rechtsmonographien aber ausser Frage steht.

Fragen kann man sich freilich, weshalb der Verfasser mehr an Lesevergnügen und Freude an kleinen Entdeckungen als an die grosse Systematik und den grossen Überblick gedacht hat, die wohl

[2] Siehe z. B. Wolfgang Brückner: Volkserzählung und Reformation, 1974; Rudolf Schenda/Hans ten Doornkaat: Sagenerzähler und Sagensammler der Schweiz, 1988.

[3] Cf. den gleichnamigen Artikel von R. Schenda in der EM 8 (1996), 647–660.

eher den Erwartungen an eine Habilitationsschrift entsprochen hätten. Auch der interessierte Laie muss am Schluss den Eindruck haben, zwar nicht gerade mit leeren Händen dazustehen, aber doch mit etwas recht Fragmentarischem. Denn auch die «Zusammenfassung der einzelnen Kapitel» am Anfang der Arbeit und die «Ergebnisse» an ihrem Schluss lösen sich nicht von den Belegwörtern. Stichwörter zu einer Rechtsgeschichte der Schweiz, wie frühmittelalterlicher alemannisch-fränkischer Feudalismus auf der Basis provinzial-römischen Rechts und der germanischen Stammesrechte, hochmittelalterliche Kontakte hier zu Schwaben und gleichzeitig dort zur Lombardei oder das spätmittelalterliche Nebeneinander auch sprachlich konservativer bäuerlich-genossenschaftlicher und städtisch-innovativer Rechtslandschaften mit ihren Stadtrechtsfamilien gerade in der Schweiz und die Rolle der italienischen Vermittlung des Römischen Rechts, die z. T. bis ins 19. und 20. Jahrhundert relevant bleiben, wie Garovi an den Getreidemassen schön zeigt, muss der Leser selbst zu einer Synthese zu vereinigen versuchen, obwohl der Verfasser als die geeignete Person dafür erscheint. Die Reihenfolge der Kapitel hilft dabei, ohne dass dieser Umstand genügend betont wird. Die grosse These der Arbeit, dass Rechtswortgeschichte (zumindest der Schweiz) nur in europäischen Bezügen möglich ist, ergibt sich so schlagend bereits aus den Etymologien und dann den Geschichten einzelner Begriffe (so des [auch nord-]germanischen *Sichelwurf*, des lateinischen *Sust*, des franko-provenzalischen *Tessel* [mit schönen Abbildungen!] oder des italienischen *Kaparre*), dass sie fast schon nicht mehr als Leistung des Autors erscheint, zumal Regionalwörter wie – trotz ihrer überregionalen Etymologie – gerade *Tessel* und *Sust* oder alemannisches *Weibel* und *Weibelhueb* oder südwestdeutsche Innovationswörter wie *Steuer* und *Zunft* die These als kaum falsifizierbar erscheinen lassen – ebenso wie die zweite, auf der Basis dieser letzten Begriffe entwickelte These vom deutschen Südwesten als (vernachlässigter) wichtiger Landschaft für die Herausbildung der neuhochdeutschen Standardsprache. Es erscheint so viel, dass man versucht ist zu resignieren, wenn nicht gerade die grosse Vielfalt es sein könnte, die die Rechtswortgeschichte und -geografie der Schweiz zu einem einzigartigen Laboratorium macht, wie das William G. Moulton für die schweizerische Dialektologie so schön und zutreffend behauptet hat. Dass die Grenzen des Laboratoriums bei der Arbeit gesprengt werden, ist dann der Zugewinn von Garovis Thematik und ihrer Behandlung durch ihn. «Es fehlt in der Schweiz weitgehend eine historische Wortgeografie», schreibt Garovi (S. 17). Dank seiner Arbeit wissen wir zumindest, wie sie aussehen muss.

An bei einer materialorientierten Arbeit ja besonders störenden Fehlern sind mir nur gerade S. 100 (Ende des Zitats, Erscheinungsjahr Löffelholz) und S. 135, 138 (Nummer der Karte 22) aufgefallen; vermisst habe ich hingegen ein Wortregister. *Alexander Schwarz*

Markus Fürstenberger: Glogge und Gleggli im Alte Basel. [Basel]: Buchverlag der Basler Zeitung 1999. 96 S., Ill.

Das 14 x 22 cm grosse Buch ist von der Liebe zur Stadt Basel, zu ihrer Geschichte und ihren Bewohnern getragen. Sorgfältig wird der Ursprung der Glocken im Basler Münster nachgewiesen, ihre Namen (die Heinrichsglocke im Georgsturm und die Papstglocke im Martinsturm) erinnern an die Stifter und gleichzeitig an glanzvolle Höhepunkte in der Geschichte der Stadt (11. bzw. 15. Jh.). Nach dem Wegzug des Bischofs nimmt die Regierung im Rathaus (1515 vollendet) unten am alten Kornmarkt, dem heutigen Marktplatz, die Geschicke der Stadt in die Hand. Zwar leuchtet weit über die Dächer der Stadt der mit über 30000 Goldplättchen versehene gotische Dachreiter, und es befindet sich auch ein Glöcklein darin, aber die Sitzungen des Kleinen und des Grossen Rates werden mit zwei Rathausglocken eingeläutet; diese befanden sich bis 1902 im Turmreiter der benachbarten Martinskirche über dem Rathaus, dann werden im neugotischen Turmhelm über der Turmstube des Rathauses zwei neue Ratsglocken angebracht. Bis heute aber erhält der Sigrist von St. Martin, der mit den früheren Ratsglocken die Herbstmesse einläutet (*Mässgleggli*), einen schön warmen Fingerhandschuh, beim Ausläuten der Messe erhält er den zweiten dazu.

Es ist so, dass die Glocken von Basel aufeinander abgestimmt sind und seit der Einführung des Viertelstundenschlags ein eigentliches Glockenspiel vollführen. Zwar wurde das Glockengeläute reduziert, aber eine öffentliche Diskussion von 1962, die das Kirchengeläute im Zusammenhang mit der allgemeinen Lärmbekämpfung abschaffen wollte, wurde abgelehnt. Grosse und kleine Glocken und Schellen begleiteten den Basler Alltag; heute hat die Elektronik flächendeckend davon Besitz ergriffen. Literaturverzeichnis und Bildnachweis können nicht darüber hinwegtäuschen, dass neben wissenschaftlicher Liebe zum Detail auch Nostalgie die Feder des Autors geführt haben mag. *Paula Küng-Hefti*

PETER PFRUNDER (Hg.): Vom Staunen erzählen. Hans Peter Klauser, Fotografien 1933–1973. Mit Texten von Peter Pfrunder, Hans Peter Klauser, Guido Magnaguagno, Roland Inauen, Roland Gretler, Martin Gasser. Hg.: Schweizerische Stiftung für die Photographie. Zürich: Offizin 1999. 184 Seiten, 150 Duplex-Abb.

Mit der Publikation «Vom Staunen erzählen. Hans Peter Klauser, Fotografien 1933–1973» und der dazugehörigen Ausstellung im Kunsthaus Zürich leistet die Schweizerische Stiftung für die Photographie in Zürich einen weiteren Beitrag an die Aufarbeitung der nationalen Pressefotografie der 1930er- und 1940er-Jahre. Für einmal geht es dabei nicht um einen der Grossen wie Paul Senn, Gotthard Schuh oder Hans Staub, aber auch nicht um eine späte Entdeckung wie etwa bei Theo Frey oder Ernst Brunner. Hans Peter Klauser gehört anders als seine Kollegen zu jenen talentierten Fotografen, die vor, während und kurz nach dem Zweiten Weltkrieg zwar Ausserordentliches leisteten, dann aber von der Bildfläche verschwanden und schliesslich in Vergessenheit gerieten.

In Herisau 1910 geboren und aufgewachsen, wollte Hans Peter Klauser ursprünglich Maschineningenieur und Elektrotechniker werden. Massive gesundheitliche Probleme zwangen ihn schliesslich zu einer beruflichen Neuorientierung. Schon während seiner Studienzeit hatte er sich mit technischen Aspekten der Fotooptik beschäftigt und selbst fotografiert. So gelangte er mit einigen Aufnahmen an Gotthard Schuh, der ihn für drei Jahre als Lehrling aufnahm. Mit Schuh verband ihn eine ähnliche fotografische Haltung. Wie dieser war er weniger der sozialen und alltagsspezifischen Motiven hinterherjagende Reporter als der behutsame Lichtmaler und Schöpfer ruhiger, atmosphärisch dichter Szenen. Das Einzelbild, oft unter prekären Lichtverhältnissen aufgenommen, und dessen perfekte Vergrösserung hatten klar den Vorrang. Ebensowenig lag ihm die pathetische Aufmachung von nationalen Themen, wie sie damals gängig waren. Ab Mitte der 30er-Jahre arbeitete er für die *Zürcher Illustrierte* und *Die TAT*, später auch für andere Blätter, die *NZZ* beispielsweise, *Heim + Leben* oder *Annabelle*; einen eigentlichen Durchbruch als Reporter erreichte er jedoch nicht. Für die Entfaltung seines visuellen Talents brauchte Klauser eine emotionale Nähe und Ergriffenheit, die in jenen Jahren nur in ganz bestimmten Situationen gegeben waren. Zum einen war dies bei Bildberichten über Internierte und Flüchtlinge zwischen 1941 und 1945 der Fall, zum andern bei der Studie «Das Appenzellerland», die 1945 im Urs Graf Verlag in der Reihe «Volkserbe der Schweiz» erschien. Wie andere, ungefähr zeitgleiche Fotobücher (Paul Senn, Bauer und Arbeiter; Michael Wolgensinger, Terra Ladina; Walter Läubli, Urschweiz) stand «Das Appenzellerland» im ideologischen Kontext der Geistigen Landesverteidigung. Anders aber als viele seiner Kollegen näherte sich Klauser seinem Gegenstand respektvoll und behutsam und vermied jedes Pathos. Basierend auf einer mehrmonatigen Feldarbeit in den Jahren 1943 und 1944 schuf Klauser eine Einheit von Bild und Text, die heute eher als ethnologisches Beispiel von visueller, teilnehmender Beobachtung anzusehen ist denn als Fotoreportage.

Mit diesem Werk fand die erfolgreiche Zeit Klausers bereits ihren Abschluss. Nach 1946 war er für einige Jahre als Werkfotograf bei der Firma Oerlikon Bührle und machte sich anschliessend selbstständig. Erneut begann er sich wieder mit fototechnischen Problemen zu beschäftigen. Er entwickelte verschiedene Hilfsmittel und Verfahren, die er auch patentieren liess. Mit dem selbstlancierten Orthoklin-Verfahren fertigte er in seinem Zürcher Atelier Grossvergrösserungen zu Werbezwecken an und führte Porträtaufträge aus. In späten Jahren entstanden nur noch vereinzelt anspruchsvollere fotografische Arbeiten, so etwa für die Pro Infirmis oder die Pro Senectute. 1989 starb Hans Peter Klauser in Zürich.

Peter Pfrunder, der Herausgeber, hat für einen nichtlinearen Lebens- und Werklauf eine gute Konzeptwahl getroffen. Nach der Einleitung folgen Artikel einzelner Autoren, die sich mit den verschiedenen Aspekten von Klausers Werk befassen und auch Klauser selbst als Autor und Forscher zu Wort kommen lassen. Eingangs umreisst Pfrunder die Gründe für das fotografiegeschichtliche Vergessen von Klauser. Einleuchtend stellt er dar, wie dieser, trotz der engen Beziehung zu seinem Lehrmeister Gotthard Schuh, in der Fotojournalismusszene wegen seiner zurückhaltenden und auf das Einzelbild konzentrierten Art nicht Fuss fassen konnte und seine kreative Energie immer weniger auf das fotografische Schaffen, sondern auf die Umsetzung seiner Forscherqualitäten konzentrierte. *Guido Magnaguagnos* Beitrag klärt Klausers Position innerhalb der schweizerischen Reportergemeinschaft. Ausgehend von stilistischen Merkmalen, die Klauser mit Schuh teilt, schlägt er die Brücke zu Hans Staub, demjenigen Fotografen, der von der Arbeitsauffassung her und biografisch Klauser am nächsten kommt. Wie Staub hatte nämlich auch Klauser mit seiner scheuen Art Mühe, direkt und schonunglos zu fotografieren. Und beide fanden es schwierig, in der Zeit nach dem Zweiten Weltkrieg ihren Beruf weiter auszuüben.

Die zwei nächsten Artikel sind dem Hauptwerk Klausers, dem Band «Das Appenzellerland», gewidmet. Zunächst befasst sich *Peter Pfrunder* mit dessen enger Nachbarschaft zur Geistigen Landesverteidigung. Differenziert arbeitet er die vielfältigen inhaltlichen und stilistischen Bezüge heraus, die den

ideologisierenden Umgang mit Fotografie in der Tagespresse und dem Verlagswesen ab Mitte der 1930er-Jahre bestimmten, und hebt die Einzigartigkeit von Klausers Regionalmonografie hervor. Anschliessend würdigt *Roland Inauen* das Werk vom ethnografischen Standpunkt aus und unterstreicht dessen wissenschaftliche Bedeutung. *Roland Gretler* beleuchtet mit seinem Beitrag über Flüchtlingsfotografien deren Funktion in den kollektiven Prozessen des Erinnerns und der Geschichtsschreibung. Er deckt den allzuoft missbräuchlichen, schonungs- und verantwortungslosen Umgang der Medien mit fotografischen Bildern auf und erinnert seinerseits daran, dass die journalistische Verwertung den Wahrheitsanspruch des Mediums schnell ins Gegenteil verkehren können. Der letzte Artikel der Monografie, von *Martin Gasser* stammend, geht ausschliesslich auf die fototechnischen Ideen und Entwicklungen Hans Peter Klausers ein. Gasser zeigt, dass Klauser keineswegs ein verschrobener Tüftler oder Bastler war, sondern ein ernst zu nehmender Ingenieur, der an zum Teil wegweisenden optischen Verbesserungen technischer Verfahren arbeitete. Dass er nach 1945 mit dem Vorschlag einer einäugigen, seitenrichtigen Spiegelreflexkamera bei Schweizer Firmen kein Gehör fand, kurze Zeit später aber die deutsche Industrie auf dieselben Entwicklungsmöglichkeiten stiess und diese auch verwertete, belegt im Einzelfall die Genialität Klausers, aber auch den fatalen Zug seiner Biografie. Obwohl er ein hervorragender Fach- und Berufsmann war, kam er dennoch nicht zu Erfolg oder Reputation. Die Publikation über sein Werk und sein Leben vermag dies nun zumindest teilweise nachzuholen. *Markus Schürpf*

Ingo Schneider (Hg.): Europäische Ethnologie und Folklore im internationalen Kontext. Festschrift für Leander Petzoldt zum 65. Geburtstag. Frankfurt am Main u.a.: Peter Lang 1999. 765 S., Abb.

Das thematische Spektrum der Arbeiten Leander Petzoldts ist breit, und dieser Vielfalt wird auch die zu seinem 65. Geburtstag erschienene Festschrift gerecht. Der beträchtliche Umfang dieser Festschrift und die thematische Vielfalt bringen es allerdings auch mit sich, dass eine Rezension längst nicht alle Aspekte und auch nicht alle BeiträgerInnen berücksichtigen kann.

Der Band gliedert sich in fünf Kapitel, deren Überschriften mit den verschiedenen Arbeitsschwerpunkten Petzoldts korrespondieren. Das erste und umfangreichste Kapitel vereinigt Beiträge zur Stoff- und Motivgeschichte, zu den Spannungsfeldern von Mündlichkeit und Schriftlichkeit, Historie und Fiktion, Literatur und Volkserzählung sowie zu Erzählgemeinschaften, -kontexten und -funktionen der Vergangenheit und Gegenwart: So diskutiert *Linda Dégh* die Rolle des Internet im Tradierungs- und Multiplizierungsprozess von Erzähl- wie Glaubensmaterialien am Beispiel der Sekte «Heaven's Gate», *Galit Hasan-Rokem* beleuchtet mittelalterliche jüdische Quellen zur Erzählung vom Ewigen Juden, *Henni Ilomäki* setzt sich mit dem Werwolfmotiv auseinander, *Gabriela Kiliánová* berichtet über das gegenwärtige Repertoire der Erzählgemeinschaften einer slowakischen Kleinstadt, *Paul Neubauer* stellt die im puritanischen Kontext Neuenglands entstandenen Geschichten von Gefangenschaft unter Indianern als erste eigenständige amerikanische Erzählgattung vor. Während *William F. H. Nicolaisen* vor dem Hintergrund der Internationalität von Erzähltypen die Problematik der Bestimmung des keltischen Charakters sogenannter keltischer Erzählungen aufzeigt, demonstriert *Zuzana Profantová* am Beispiel der Slowakei die Funktion populärer Überlieferung mit historischer Thematik bei der Formung nationaler und ethnischer Identität, besonders in Zeiten politischer Umbrüche. Schliesslich seien noch *Rudolf Schendas* medizin- und sozialgeschichtliche Interpretation von Krankheits- und Heilungsgeschichten der frühen Neuzeit und der Beitrag von *Oliva Wiebel-Fanderl* erwähnt, die sich mit der bei Transplantationserzählungen zu beobachtenden Motivation der Rechtfertigung beschäftigt.

Auch das zweite Kapitel, das Beiträge zum Volksbuch und zu epischen Kleinformen zusammenfasst, hat es mit Interdependenzen von Literatur und Volksdichtung zu tun. Literar-soziologisch und ethnologisch begründet ist die Untersuchung *Albrecht Classens* zu gesellschaftlichen Aussenseitern im späthöfischen Roman, in Volksbuch und Volkslied. *Ulrich Müller* stellt mit seinen Überlegungen zu einem 1854 erschienenen Don-Juan-Volksbüchlein (im Vergleich mit Mozarts *Don Giovanni*) gleichzeitig einen Zusammenhang zu Petzoldts 1968 publizierter Monographie *Der Tote als Gast* her. Die anderen Beiträge dieses Kapitels widmen sich der Untersuchung von Sprichwörtern und Redensarten. So analysiert *Heinrich L. Cox* ein niederländisches Sprichwortcorpus auf lexikalisch-semantische Übereinstimmungen mit dem deutschen und dem französischen Sprichwortthesaurus. *Wolfgang Mieder* untersucht das Vorkommen von Redensarten und Redensartlichem in den vielfach pessimistischen Aphorismen und Essays des Naturwissenschaftlers und Kulturkritikers Erwin Chargaff. Den Weg der aus der mittelalterlichen Literatur bekannten und schliesslich «volksläufig» gewordenen formelhaften Wendung «Du bist mein, ich bin dein» verfolgt *Heinz Rölleke*.

Dem Bereich Dämonologie ist das dritte Kapitel gewidmet. Es liefert Beiträge zu einzelnen dämonischen Gestalten wie dem Teufel (*Giovanni B. Bronzini*), der Langtüttin (*Bengt af Klintberg*), dem Bergmännlein (*Gottfried Kompatscher*), dem Wiedergänger (*Claude Lecouteux*) oder den Wilden Leuten (*Norbert H. Ott*).

Medien, Theater, Volksmusik und Film sind die Schwerpunkte des vierten Kapitels. Am Beispiel von Geschichten aus Printmedien vor allem der Achtzigerjahre des 20. Jahrhunderts diskutiert *Helmut Fischer* Themen, Strukturen und Wirkungen seriellen Erzählens. Das medial inszenierte Nachleben der Kaiserin Elisabeth von Österreich (Sissi) diskutiert *Siegfried Becker*, wobei sein besonderes Augenmerk dem Konstruktionsprozess von österreichischen Identitäten und Mentalitäten gilt. Weitere Beiträge widmen sich dem bulgarischen Strassenpuppentheater (*Mariela Hristova*), der Bänkelsängertradition in Flandern (*Stefaan Top*) sowie den Lebens- und Arbeitsbedingungen jüdischer Musikanten in Österreich (*Walter Salmen*).

Das fünfte und letzte Kapitel schliesslich, «Historische Volkskultur, Volksfrömmigkeit und Brauch», behandelt neben verschiedenen Brauchphänomenen (*Renaat van der Linden*, *Kincsö Verebélyi*, *Heidrun Wozel*), der Rezeption einzelner biblischer Themen (*Patricia Lysaght*, *Gabriella Schubert*) und des apokryphen Thomasevangeliums (*Ilona Nagy*) den Reflex alpiner Speisesitten in Reiseberichten aus Tirol (*Siegfried de Rachewiltz*), das historische Faktum Armut und Not im Spiegel von Sage, Legende und Recht (*Dietrich Thaler*) sowie die im Zusammenhang mit der Pest bestehenden Sonderrechte am Beispiel von St. Gallen (*Ernst Ziegler*).

Was hier in 55 Beiträgen auf 765 Seiten vorgelegt wird, verdeutlicht augenfällig, wie gross ein sogenanntes kleines Fach sein kann. «Gross» durch die thematische Breite, durch die Internationalität der Themen, durch die zeitliche Spanne von der Antike bis zur Gegenwart, durch die Bearbeitung verschiedenster Formen kultureller Äusserungen. Die Beteiligung von Autorinnen und Autoren aus den USA, aus Deutschland, Frankreich, Holland, Belgien, der Schweiz, Schweden, Norwegen, Finnland, Schottland, Irland, Österreich, der Slowakei, Ungarn, Slowenien, Rumänien, Italien, Israel und Indien zeugt nicht nur vom internationalen Ansehen Leander Petzoldts, sondern auch davon, dass es sich bei der volkskundlichen Erzählforschung um ein Fach handelt, in dem es internationale Zusammenarbeit und Vernetzung tatsächlich gibt. *Ingrid Tomkowiak*

Anzeigen

Jahrbuch für Volkskunde 22. Im Auftrag der Görres-Gesellschaft hg. von Wolfgang Brückner und Nikolaus Grass. Würzburg: Echter; Innsbruck: Verlagsanstalt Tyrolia; Freiburg/Schweiz: Universitätsverlag 1999. 240 S., Abb.

7–29: *Dagmar Stonus*, Landesverschönerung in Bayern. Ein Kulturprogramm aus dem ersten Viertel des 19. Jahrhunderts; 30–56: *Uta Poss*, Verwaltete Volkskultur – verordnete Architektur; 57–71: *Heidrun Alzheimer-Haller*, Nachwirkende Aufklärungsliteratur. Ein Verkaufsschlager des 19. Jahrhunderts: Franz Hoffmanns «Moralische Erzählungen für kleine Kinder»; 72–92: *Angela Treiber*, Die Dorfzeitung von Hildburghausen als evangelisches Lektüreangebot. Zum Wandel medialen Wissenstransfers im frühen 19. Jahrhundert; 93–104: *Alfred Messerli*, Evangelische Beispielgeschichten in Schweizer Kalendern; 105–121: *Ingrid Tomkowiak*, Geschichten zum Ab- und Zurichten. Verhaltensnormierung in Lesebüchern des 19. Jahrhunderts; 122–140: *Rainer Möller*, Apophthegmata patrum in evangelischen Beispielsammlungen des 19. und frühen 20. Jahrhunderts; 141–164: *Wolfgang Brückner*, Die Gattung protestantischer Beispiel-Katechismen im 19. Jahrhundert; 165–202: *Annemarie Brückner*, Die Heiligen Drei Könige und ihr Stern. Biblische Novelle – Legendarische Ausdeutung – Verehrungsformen; 203–240: *Judith Orschler*, Protestantische Lehr- und Erbauungsgraphik. Perspektiven der Erforschung konfessioneller Bilderwelten, Teil 2. *EJH*

Jahrbuch 3 / Verein für Kulturwissenschaft und Kulturanalyse. Wien: Verein für Kulturwissenschaft und Kulturanalyse 1999. 211 S.

11–27: *Sabine Fasching/Maximilian Galli/Marlies Wagenknecht*, Vom Eisenbauer zum Tourismusmanager. Strukturelle Mobilität des Eisenwesens und dessen Auswirkungen auf den Fremdenverkehr